

C

Réaction orientale, sémitique et iranienne (117 - 285).

Impérialisme en Iran. Séparatisme en Orient

I. Révoltes juives et redressement iranien (117-193).

Les frontières romaines ramenées à l'Euphrate

Après ses victoires sur les Parthes, Trajan avait atteint le sommet de la gloire. Par ses annexions de la Dacie, de la Nabatéa, de Palmyre, de l'Arménie, de la Mésopotamie et de l'Assyrie, il avait sensiblement agrandi le territoire et dépassé les limites naturelles qu'Auguste avait assignées à l'Empire. Le règne de Trajan peut être regardé comme l'apogée de l'Empire romain, et le Sénat le reconnut en décernant à l'empereur le titre de « prince excellent ».

Cependant, loin de consolider le Proche-Orient romain, l'extension territoriale de l'Empire vers l'Est, en groupant, sous une même autorité, des régions disparates et des civilisations différentes, le rendit, au contraire, moins vigoureux et plus vulnérable. Les conquêtes asiatiques seront bientôt à refaire, et, en deçà de l'Euphrate, la domination romaine sera elle-même ébranlée par un réveil du sentiment national, qui se traduira par un soulèvement général de l'Orient romain.

1. *Grandes révoltes juives*

a. *La révolte générale de 117*

Eparpillés, dans l'Orient, depuis la destruction de leur Etat par Titus (70), les Juifs, qui ont déjà adopté, comme langue courante, l'idiome araméen des populations de Syrie et de Mésopotamie (p. 60), incarnent la réaction du sentiment national contre l'hégémonie étrangère. C'est de cet élément remuant que partira l'incendie qui, gagnant l'ensemble du Proche-Orient, y provoquera un soulèvement général contre la domination romaine.

Dès 115, les Juifs de Palestine, de Chypre, d'Egypte, de Cyrénaïque, profitant de la guerre contre les Parthes, qui dégarnissait l'Orient romain des troupes d'occupation, commencent à s'agiter. En 117, tandis que Trajan, qui venait d'achever son entreprise de conquête, s'apprêtait à regagner Rome, une révolte générale des Juifs de Cyrénaïque, d'Egypte, de Chypre, éclate et s'étend à tout l'Orient sémitique: Palestine, Syrie, Assyrie, Mésopotamie. Disséminées à travers des contrées immenses, les garnisons romaines sont chassées ou massacrées. Profitant de ces difficultés, les Parthes, chez lesquels la prise de Ctésiphon a provoqué un redressement du sentiment national, se lancent dans une guerre de partisans, et, à leur suite, l'Arménie se soulève.

b. La révolte noyée dans le sang (117)

Réagissant avec promptitude, Trajan prend les mesures de répression nécessaires. Les villes fortes d'Edesse et de Nisibe sont reprises, et Séleucie sur le Tigre est prise et incendiée. Jugeant ensuite, avec son coup d'œil et sa décision habituels, la précarité de son œuvre, et craignant une jonction éventuelle des Parthes à la révolte, l'empereur se résout à rétablir un royaume parthe qui, amputé de la Mésopotamie devenue romaine, sera placé sous la suzeraineté de Rome. Offerte à Parthaspates, fils de Khosrau, la couronne est placée sur la tête de ce prince arsacide dans une grande cérémonie tenue près de Ctésiphon.

Une fois ces arrangements faits, les Juifs révoltés sont l'objet d'une répression impitoyable. En Mésopotamie, en Egypte, en Cyrénaïque, à Chypre, de sanglantes exécutions mettent fin à l'insurrection (117).

c. Aspect politico-religieux du nationalisme sémito-oriental

Trajan se rend compte que l'extension de l'Empire, au-delà de l'Euphrate, était une opération hasardeuse qui réclame des efforts continus, et que son œuvre de conquête doit encore être reprise. Mais, épuisé par ces trois années de campagnes, il prend le chemin de l'Occident, où le rappellent les affaires générales de l'Empire. En cours de route, il tombe malade et meurt à Sélinonte, en Cilicie (août 117).

«Quand il mourut sur le chemin du retour... (Trajan) pouvait du moins se vanter d'avoir donné à l'empire romain la frontière du Zagros. La révolte de 117 n'en était pas moins un symptôme fort grave. A l'heure où le plus grand des empereurs romains tentait de restaurer l'empire d'Alexandre, toute l'âme sémitique avait affirmé sa haine de la Grèce et de Rome. Depuis la prise de Jérusalem par Titus (70), le nationalisme et le piétisme juifs s'étaient exaspérés. Les zélotes, sectaires héroïques qui repoussaient toute compromission avec l'hellénisme, travaillaient sourdement les masses. Rome méprisait leur impuissance, mais à chaque défaillance de la force romaine, ils couraient aux armes. Ces révoltes juives sont d'ailleurs intéressantes à suivre parce qu'elles permettent de deviner l'évolution de l'âme orientale sous la domination romaine. Elles continuent les révoltes des Macchabées et elles annoncent l'approche de l'Hégire. Ce fut vraiment entre «l'Europe» et «l'Asie» la première *guerre de religion*, au sens moderne du mot, le premier sursaut de l'antique Orient qui, par delà un philhellénisme de surface, essayait de rejeter la Grèce Extérieure à la mer.»¹

d. Les Juifs, partisans des Parthes

Les Parthes, qui semblent avoir provoqué ou tout au moins encouragé la

¹ R. Grousset, *L'Empire du Levant*, p. 56.

révolte juive de 117, ont certainement secouru les insurgés de Mésopotamie, en se livrant, dans cette région, à une guerre de partisans. On ne sait d'ailleurs pas exactement si la révolte a éclaté d'abord en Egypte, ou en Babylonie, fraîchement annexée par les Romains et où les Juifs, clients des Parthes, sont assez nombreux. Pleins de haine pour les Romains et les Grecs, les Juifs étaient, par contre, animés des meilleurs sentiments envers les Parthes, ennemis des Gréco-Romains et champions du monde oriental contre l'Occident envahisseur. C'est, en effet, sur les Parthes que compaient les Juifs pour libérer leur pays et reconstruire leur Etat.

Cette sympathie des Juifs pour les Parthes, qui contraste avec leur hostilité contre les Gréco-Romains, remonte à l'époque du Grand Roi perse Cyrus, qui détruisit l'Empire de Babylone (539 av. J.-C.) et autorisa les Juifs, chassés de Jérusalem, à rentrer dans leur pays et à y rebâtir le Temple de Salomon (II, p. 295). Cet acte généreux était dicté à Cyrus par le besoin d'avoir, aux portes de l'Egypte qu'il rêvait de conquérir, un pays dévoué à ses intérêts. Successeurs de Cyrus et des Perses Achéménides, les Parthes, qui voyaient dans les Juifs un élément actif et hostile à leurs adversaires, ont constamment favorisé, tant sous les Séleucides grecs que sous les Romains, les aspirations nationales des Juifs, et traitaient ces derniers avec bienveillance dans les régions soumises à leur domination. Dès le début du règne d'Auguste, en 40 av. J.-C., Pacorus, fils du roi parthe Orodès, qui envahit la Syrie et la Palestine, fut reçu avec enthousiasme à Jérusalem, d'où il chassa Hérode, créature de Rome, et le remplaça par Antigone, roi national descendant des Macchabées et agréé par les Juifs (40 av. J.-C.). Expulsant les Parthes et reprenant Jérusalem (38), les Romains restaurèrent Hérode et mirent à mort Antigone (p. 82—83).

« Pour avoir été opprimé par les Séleucides et par les Romains (le peuple juif) croyait que l'Iran, toujours bienveillant envers lui, était la seule grande puissance susceptible de le délivrer du joug étranger, comme il l'avait déjà fait du temps des rois achéménides. L'apparition des cavaliers de Pacorus qui, à Jérusalem, restaura la dynastie nationale, fut saluée avec enthousiasme. Sous les Parthes, le judaïsme marqua une grande expansion en Babylonie . . . Dans toute cette région, à Babylone comme dans les cités grecques, se réfugia et se concentra la vie morale et intellectuelle de la nation juive avec ses écoles florissantes, et cette proximité joua son rôle dans l'influence qu'exercèrent les idées juives sur la religion iranienne. Pendant la grande révolte juive du second siècle de l'ère chrétienne (117), qui embrasa tout l'Orient romain, les insurgés furent soutenus par les Parthes, aide qui trouve son expression dans le passage bien connu: « Quand tu verras un coursier parthe attaché à un tombeau en Palestine, l'heure du Messie sera proche. »¹

¹ Ghirshman, *op. cit.*, p. 243.

Italie que dans les provinces. Ce furent surtout les provinces d'Asie Mineure, éprouvées par de terribles tremblements de terre en 138, 142 et 151, qui furent l'objet de sa sollicitude: Ephèse, Smyrne, Mitylène, presque entièrement détruites, furent reconstruites aux frais de l'empereur. En Syrie, le grand Temple de Jupiter à Héliopolis (Baalbek), fut achevé; Laodicée (Lataquié) est dotée d'un Forum et de thermes publics; Antioche, gratifiée d'une grande place, est entièrement pavée aux frais de l'empereur. En Egypte, le Phare d'Alexandrie est reconstruit et un hippodrome est bâti.

En politique extérieure, Antonin, fidèle au programme de son prédécesseur, poursuit une politique pacifique et défensive. Il considérait toute nouvelle conquête comme un élément de faiblesse pour l'Empire. «Il préférerait défendre les provinces plutôt que de les étendre et «aimait mieux, disait-il, conserver un citoyen que de tuer mille ennemis». . . Il ne voulait même pas accepter au rang de sujets des peuples étrangers qui lui en avaient fait formellement la demande, mais il sut défendre les frontières de l'Empire.»¹¹

b. Troubles en Judée (155)

La diplomatie et la modération, dont Antonin préfère se servir pour régler les problèmes politiques, ne l'empêchent pas de prendre des mesures énergiques lorsque les circonstances l'exigent. Malgré quelques troubles survenus en Judée, il accordera aux Juifs, si durement traités par Hadrien, des atténuations à leur sort.

«Dès son avènement, les Juifs obtinrent la permission d'enterrer les restes de leurs morts restés sans sépulture depuis 135.» La pratique des lois mosaïques, la lecture des livres sacrés, la circoncision, les visites individuelles des Juifs à leur ancienne capitale, ainsi que d'autres faits interdits par Hadrien sous peine de mort, sont tolérés. Cependant, en dépit de ces mesures de pacification qui apaisèrent le pays, des Juifs exaltés, «qui n'avaient rien appris ni rien oublié, ne désarmaient pas. En 155, ils prirent les armes. Le soulèvement fut rapidement réprimé et Antonin ne fit pas payer aux autres Juifs l'action de quelques violents; il s'en tint à la politique tolérante qui avait fait ses preuves et n'abrogea aucune de ses concessions antérieures.»¹²

c. Réveil de l'impérialisme iranien

Dès le début du règne d'Antonin, les Parthes avaient recommencé à bouger. La paix conclue en 123, entre Hadrien et Khosrau, n'était, comme

¹¹ L. Homo, *Le Haut-Empire*, p. 545, 546.

¹² L. Homo, *Le Haut-Empire*, p. 352.

celles qui l'avaient précédée, qu'une trêve temporaire. Dès 138, les Parthes voulurent mettre à profit la mort d'Hadrien pour s'emparer de l'Arménie; mais ils durent renoncer à leur projet devant les concentrations de troupes qu'Antonin ordonna en Asie Mineure.

L'avènement de *Vologèse III* (148—192) marque, chez les Arsacides, une renaissance de la politique impérialiste en direction de l'Ouest. Dès la première année de son règne, Vologèse réclame d'Antonin l'exécution d'une promesse, faite par Hadrien au roi Khosrau, de restituer le trône royal enlevé jadis de Ctésiphon par l'empereur Trajan. Antonin, considérant qu'il s'agissait pour l'Empire d'une question de prestige, refuse catégoriquement de livrer le trône réclaté. Vologèse, qui se prépare à marcher contre l'Arménie, recule devant la fermeté et les préparatifs d'Antonin. Des négociations entre les deux monarques aboutissent, en 151, à un traité qui rétablit la paix entre les deux puissances.

d. L'empereur Marc-Aurèle (161—180)

En 161, Antonin meurt, après avoir confirmé la désignation de *Marc-Aurèle* (161—180) comme son successeur à l'Empire. Agé de 40 ans, le nouvel empereur se trouvait dans toute la force de l'âge.

Dès son avènement, Marc-Aurèle voit réapparaître le problème danubien, réglé depuis Trajan, et l'éternelle question d'Orient. La situation est d'autant plus délicate et périlleuse que le nouvel empereur n'était nullement un homme de guerre, ni par carrière, ni par tempérament. En effet, au moment où les affaires requéraient la direction d'un militaire couronné, c'est plutôt un philosophe, Marc-Aurèle, célèbre par sa sagesse stoïcienne, sa modération et son goût passionné pour la philosophie et les lettres, qui monte sur le trône des Augustes et des Césars.

Marc-Aurèle considère la religion et la morale comme la partie essentielle de la philosophie. La vie est une ombre, un rêve; il importe peu qu'elle soit plus ou moins longue. Seul l'ordre établi dans l'univers, par la Providence, mérite considération. Tout conspire vers un même but qui est le bien, et le mal n'est qu'une apparence ou une condition du bien. De là, les préceptes de résignation pieuse que cet empereur se donne si souvent à lui-même, ainsi que ses principes sur la fraternité de tous les hommes, sur leur parenté avec Dieu. Son recueil de *Pensées* est un des plus beaux livres que possède l'humanité.

«Pour la première fois, l'empire de Rome, fondé et gouverné par une aristocratie de soldats, d'hommes d'Etat et de diplomates, eut à sa tête un philosophe. L'hellénisme n'avait jamais remporté un triomphe aussi grand. Mais cette première expérience d'un prince philosophe allait se développer au milieu d'immenses difficultés.»¹⁸

¹⁸ Ferrero, *Nouvelle histoire romaine*, p. 246.

e. Arménie et Syrie envahies par les Parthes (161)

C'est par le rebondissement de la question d'Arménie que, dès le début du règne de Marc-Aurèle, la rupture entre Rome et les Parthes se produit. Vologèse III, qui avait longuement préparé son offensive, se décide à agir, encouragé par la personnalité peu belliqueuse de l'empereur romain. Un prince arsacide, soutenu par les Parthes, s'empare du trône d'Arménie (161). Le gouverneur romain de Cappadoce, qui veut l'expulser par la force, est battu et tué; le légat de Syrie prend la fuite et sa province est envahie (161).

«Après avoir préparé son offensive contre la Syrie, le roi traverse l'Euphrate, entre en Syrie où ses troupes sont acclamées par la population. On s'attend à une nouvelle révolte générale contre Rome. Mais, si la Parthie montra dans le temps une grande force de résistance à l'envahisseur, elle ne pourra cacher sa faiblesse offensive.»¹⁴

f. Les Romains prennent Ctésiphon (165)

Malgré ses goûts pacifiques, Marc-Aurèle réagit avec toute l'énergie de son caractère. Ne pouvant lui-même quitter Rome, il envoie en Orient, outre des renforts, son collègue, Lucius Verus, second Auguste, prendre le commandement suprême des opérations.

Les hostilités, qui dureront cinq ans (161-166), s'achèveront par une grave défaite essuyée par Vologèse à Doura, sur l'Euphrate. «Le roi demande l'armistice, mais les Romains sont bientôt au-delà du Tigre. Ctésiphon est prise et le palais royal brûlé (165). Délivrée un demi-siècle plus tôt par une révolte des provinces orientales romaines, la capitale sera libérée cette fois grâce à une terrible épidémie de peste, partie des frontières de l'Iran et qui, propagée peut-être par l'armée romaine qui était descendue en Mésopotamie des bords de l'Araxe, s'étendit sur toute l'Asie occidentale, l'Égypte, l'Asie Mineure, passa par la Grèce en Italie et gagna même la région du Rhin.»¹⁵

g. Paix romano-parthe (166)

Les victoires de Marc-Aurèle, en rétablissant le prestige du nom romain, permirent de régler, au profit de l'Empire, l'épineuse question d'Orient. La paix, signée avec les Parthes (166), maintient l'Arménie vassale des Romains. Ceux-ci évacuent la Babylonie, mais gardent, sur la frontière orientale de l'Euphrate, quelques positions qui renforcent, dans cette contrée, leur situation stratégique antérieure. Le royaume d'Osrohène (Edes-

¹⁴ Ghirshman, *op. cit.*, p. 230.

¹⁵ Ghirshman, *op. cit.*, p. 230.

se) est placé sous la suzeraineté de Rome, et Carrhes reçoit une colonie romaine.

«Vainqueur, comme Trajan un demi-siècle plus tôt, Marc Aurèle pouvait reprendre à son compte la grande politique d'annexion de cet empereur, ou, au contraire, après avoir repoussé l'attaque parthe et vengé l'honneur du nom romain, en revenir purement et simplement à la politique du *statu quo*. Mais l'expérience avait démontré successivement le danger des deux politiques, l'impossibilité de la première, comme l'insuffisance de la seconde. Aussi l'empereur s'arrêta-t-il sagement à une solution intermédiaire: pas d'annexion de grand style, mais, dans la mesure où la chose apparaissait nécessaire, renforcement de la politique orientale traditionnelle et extension à l'Orient du système des glacis . . . Pour assurer la durée de ces heureux résultats, Marc Aurèle constitua, aux mains d'Avidius Cassius, un grand commandement militaire qui s'étendit à l'Orient romain tout entier.»¹⁶ Général de talent originaire de Syrie, Avidius Cassius s'était couvert de gloire dans la campagne contre les Parthes.

3. Rébellion et mort d'Avidius Cassius (175)

Une grave révolte, plus dangereuse que celles déclenchées par les Juifs, mais qui fut sans lendemain, est celle d'Avidius Cassius, nommé par Marc-Aurèle commandant suprême de l'Orient romain. D'une ambition effrénée, ce Syrien romanisé ne tarda pas à convoiter le trône impérial, et, pour y parvenir, se lance dans une aventure particulièrement hardie. Mettant à profit les difficultés qui retiennent Marc-Aurèle sur le Danube, il fait répandre la nouvelle de la mort de ce prince et se fait proclamer empereur (175).

«Cassius, en sa qualité de Syrien, avait entraîné bon nombre de ses compatriotes. Le préfet d'Égypte s'était prononcé pour lui. Marc Aurèle se hâta de conclure la paix avec les Sarmates et accourut pour rejoindre les gouverneurs restés fidèles; mais il n'était pas encore arrivé sur le théâtre des opérations que tout était fini. Cassius avait été tué par ses propres soldats qui redoutaient son inflexible sévérité. La clémence du bon empereur fut telle qu'on devait l'attendre de son caractère.

Ce n'en était pas moins un fait grave que cette rébellion militaire, ce retour à des habitudes qu'on avait pu croire oubliées depuis près d'un siècle. L'adhésion des populations orientales était aussi un fait inquiétant. Comme au temps de Vespasien, elles avaient voulu avoir leur empereur. Le divorce entre les deux fractions de l'empire (Orient et Occident) s'accusait une fois de plus.»¹⁷

¹⁶ L. Homo, *Le Haut-Empire*, p. 562, 563.

¹⁷ G. Bloch, *L'Empire romain*, p. 155.

Marc-Aurèle n'exerça aucune vengeance contre les personnes, les troupes et les villes qui avaient adhéré au mouvement de Cassius. Refusant pour lui-même les biens confisqués de ce dernier, il les adjugea au Trésor public et regretta que la mort du rebelle «lui eut enlevé l'occasion d'exercer sa clémence». Cependant, pour prévenir le retour de pareilles rébellions, Marc-Aurèle interdit qu'un légat impérial soit désormais nommé gouverneur d'une province d'où il est originaire.

«La ville d'Antioche était restée, jusqu'au bout, fidèle à la mémoire d'Avidius Cassius qui lui avait accordé des spectacles, des assemblées publiques et toutes sortes de libertés. Légers et frondeurs, comme à l'ordinaire, ses habitants avaient répandu nombre de calomnies sur l'empereur. Marc Aurèle, par un édit sévère, cassa les mesures prises par Avidius Cassius en leur faveur. Il refusa d'entrer à Antioche lors de son voyage en Syrie, mais il s'en tint à cette manifestation et pardonna aux habitants d'Antioche comme aux autres. De Syrie, Marc Aurèle passa en Egypte. Alexandrie, qui s'était comme Antioche prononcée pour Avidius Cassius, obtint son pardon. Partout, dans le pays, il se conduisit en philosophe et multiplia les témoignages de sa bonté. En 176, il revint par la Syrie, où cette fois il consentit à visiter Antioche, et par l'Asie Mineure.»¹⁸

L'échec retentissant de la tentative du Syrien A. Cassius n'empêchera pas d'autres Orientaux d'imiter son exemple et d'être plus heureux. Le premier en date de ces officiers de fortune, qui surgira bientôt, est un demi-oriental, *Septime Sévère*.¹⁹

A Marc-Aurèle, mort en 180, succède son fils *Commode* (180–192), que son père, sur son lit de mort, avait expressément désigné pour lui succéder. Débauché, paresseux et cruel, Commode, qui avait dix-neuf ans, annonçait un mauvais empereur. Ce choix de Marc-Aurèle, qui se faisait une si haute idée de son devoir de souverain, vaudra à l'Empire douze années d'une effroyable tyrannie, sans compter les conséquences terribles qui suivirent cette triste période. «Il faut pourtant convenir que la philosophie appelée, dans la personne de ce célèbre empereur, à gouverner le monde, se comporta étrangement dans la question de la succession que des empereurs moins philosophes avaient si bien résolue.»²⁰

L'incapacité de Commode et son comportement créèrent, entre le chef

¹⁸ L. Homo, *Le Haut-Empire*, p. 585, 586.

¹⁹ Nous avons vu, au cours des siècles passés, les peuples de l'Orient méditerranéen (Araméens, Phéniciens, Israélites, Egyptiens, etc.) en état quasi permanent d'hostilité ou de révolte contre le joug des étrangers (Hittites, Assyriens, Chaldéens, Perses, Gréco-Macédoniens, etc.). Cet esprit nationaliste et xénophobe continuera, au cours des siècles à venir, à dresser les peuples orientaux contre la domination des Romains, des Byzantins, des Asiatiques, des Francs Croisés, etc., et, dans l'Orient arabe des temps contemporains, contre l'hégémonie turco-ottomane et la tutelle étrangère sous toutes ses formes.

²⁰ Ferrero, *La ruine de la civilisation antique*, p. 32.

de l'Empire et le Sénat, un conflit d'une grande violence. Etranglé en 192, Commode est déclaré ennemi public par le Sénat; son nom est rayé de la liste des empereurs, ses statues sont brisées et tous ses actes annulés.

Après le massacre de Commode, le Sénat ne sut ni dominer la situation, ni imposer de nouveau un empereur de son choix. Une violente guerre civile aboutira, avec la victoire de Septime Sévère en 193, à l'avènement des empereurs orientaux et à l'absolutisme militaire des généraux empereurs.

Avec la mort de Commode, le régime du *Principat* prend fin. A la monarchie civile, viagère et élective, succédera le *Domnat*, monarchie militaire et héréditaire.

II. L'orientalisme envahit Rome (193-249). Monarchie militaire et empereurs orientaux

1. Révoltes militaires et lutte pour l'Empire (193-197)

a. Début de la grande crise du III^e siècle

De la mort de Commode (192) à l'avènement de Dioclétien (284), l'Univers romain traverse, avec quelques intermittences, une période de près d'un siècle, remplie de troubles et de guerres civiles. Pendant cette longue période de désordres, appelée par les historiens la *crise du III^e siècle*, qui se terminera, avec l'avènement de Dioclétien, par la dislocation et le fractionnement de l'Empire, le trône impérial sera convoité et occupé par des généraux d'origines diverses, africaine, syrienne, arabe, illyrienne, et Rome sera envahie par les idées et les religions orientales. De 193 à 249, des empereurs d'origine africaine et orientale, proclamés et appuyés par les armées des provinces, occupent, avec leurs femmes, le trône impérial.

«Les compétitions des prétendants, les révoltes militaires sévissent à l'état presque continu, laissant le soldat démoralisé, la frontière dégarnie et ouverte à l'invasion, amenant la dépopulation, la misère, la crise économique, le relâchement des liens sociaux, le brigandage et les jacqueries, et, comme suite, un abaissement sensible dans le niveau de la vie intellectuelle. Seuls les grands juristes poursuivent leur œuvre sans se troubler, et achèvent d'édifier l'impérissable monument du droit romain.»¹

b. Compétition des généraux à la mort de Commode

A Commode, assassiné en 193, succède Pertinax. Choisi par le Sénat, celui-ci, après trois mois de règne, est égorgé par les prétoriens, qui vendent l'Empire aux enchères au sénateur *Davidius Julianus*. En réaction, les légions de Bretagne proclament comme empereur leur chef, *Albinus*; celles de Syrie, *Niger*; celles de Pannonie, *Septime Sévère*. L'anarchie qui s'était produite à Rome à la mort de Néron, se répète après 124 ans.

Le peuple de Rome et le Sénat faisaient des vœux pour *Niger*, Italique de naissance, et pour *Albinus*, qui, bien que né en Afrique, appartenait à la noblesse italienne. *Septime Sévère*, Africain, d'une riche famille de *Lep-tis* (Tripolitaine), est marié avec une Syrienne, *Julia Domna*, qu'il avait connue et épousée pendant qu'il commandait une légion en Syrie.

¹ G. Bloch, *L'Empire romain*, p. 158, 159.

Légit impérial en Syrie, Niger, qui avait trois légions sous ses ordres, est proclamé par elles à Antioche; les légions de Palestine, d'Arabie, d'Égypte et de Cappadoce, se prononcent également en sa faveur. Les rois parthes, menacés par les Kouchans à l'Est, lui promettent leur alliance. Il est l'empereur incontesté de l'Orient et le chef souhaité par Rome et l'Italie.

«Septime Sévère, au contraire, apparaissait comme l'étranger, comme l'ennemi. Il avait contre lui, outre sa réputation de dureté, ses tendances bien connues. Africain, comme son rival (Albinus), mais plus exclusivement, plus apparemment africain, il laissait entrevoir, sous le vernis de la culture latine, le fonds persistant de l'éducation indigène.»²

c. *Septime Sévère, empereur de l'Occident*

Gouvernant la Pannonie, Septime Sévère avait, sur ses rivaux, l'avantage d'être plus près de la métropole. Intelligent et résolu, il descend en Italie et marche contre Julianus. Abandonné par ses soldats, celui-ci est déposé et condamné à mort par le Sénat qui, pliant sous la force, élit à contrecœur l'Africain victorieux.

Dès son entrée à Rome, Septime Sévère, pour plaire au Sénat et pour neutraliser Albinus, son rival de Bretagne, prend celui-ci comme collègue dans l'Empire. Demeurés seuls face à face, l'Africain Septime Sévère, reconnu par tout l'Occident, et l'Italien Niger, empereur de l'Orient, représentent, en dépit de leurs origines, deux mondes antagonistes qui vont de nouveau s'affronter sur le champ de bataille.

d. *Défaite et mort de Niger (194)*

Prenant l'offensive, Sévère traverse l'Asie Mineure et s'empare des Portes Ciliciennes. La bataille décisive se déroule dans la plaine d'Issus, là où, cinq siècles auparavant, l'Occident, représenté par Alexandre de Macédoine, et l'Orient, par Darius, avaient déjà réglé leurs comptes. Comme Darius, Niger est battu et tué (194). Antioche, qui avait épousé sa cause, est mise à sac et perd son autonomie; elle devient tributaire de Laodicée (Latakié). Sévère pousse jusqu'à Nisibe, qu'il élève au rang de colonie.

e. *Défaite d'Albinus. Septime Sévère seul empereur (197)*

Après avoir dompté l'Orient, Sévère rentre à Rome pour faire face à un nouveau danger. Son collègue Albinus, encouragé par le Sénat, se révolte, franchit les Alpes et descend en Italie. Faisant pression sur le Sénat, l'Africain fait déclarer le nouveau prétendant comme ennemi public et le défait dans une bataille près de Lyon (197).

² G. Bloch, *op. cit.*, p. 164.

«Sévère était désormais, à la tête des légions victorieuses, l'arbitre de l'empire. Le Sénat n'avait plus qu'à s'incliner. Mais Sévère... était un fils de l'Afrique. Il avait conquis l'empire au prix de terribles dangers et contre la volonté du Sénat: l'ayant conquis, il voulait le garder pour lui et pour sa famille, et c'est ici que l'Africain se montra... Il chercha surtout des appuis auprès des soldats et des chevaliers... Septime Sévère fut vraiment l'empereur des soldats qui, élu par eux, gouverne par eux et avec eux.»³

2. *Septime Sévère, empereur demi-oriental.*

Etablissement du Dominate ou monarchie militaire

a. *Septime Sévère*

Par sa politique et son comportement, *Septime Sévère* (193—211), sur le trône, restait un étranger. «On raillait son accent punique et l'on affectait de voir dans son avènement la revanche d'Hannibal auquel il éleva des statues. Son mariage avec la Syrienne Julia Domna semblait le détourner encore de la tradition nationale.»⁴

Africain, de souche probablement punique, et connaissant l'Orient pour y avoir séjourné, *Septime Sévère* est un demi-oriental. Marié à une Syrienne, qui exerce sur lui une grande influence, ce successeur des Augustes et des princes devrait être considéré, à juste raison, comme le premier des empereurs romains orientaux.

b. *Prépondérance de l'armée et des provinces*

Avec *Septime Sévère*, le régime politique renonce aux fictions constitutionnelles. Le nouvel empereur, contre lequel le Sénat s'était déclaré dans la guerre civile, néglige cette Assemblée. Appuyé sur ses légions, il affaiblit et appauvrit l'aristocratie historique et constitue, parmi les chevaliers, une noblesse de fonctionnaires dépendant de lui. Faisant de l'armée une puissance politique supérieure au Sénat, il exerce ouvertement le pouvoir absolu et renforce le principe monarchique. Dès la révolte d'Albinus (196), il avait désigné, comme héritier de l'Empire, son fils Bassanus (le futur Caracalla), que le Sénat avait proclamé César.

Fondé sur la force des armes, le nouveau régime, inauguré par *Septime Sévère* et continué par ses successeurs orientaux et illyriens, incline vers l'absolutisme militaire, imité de l'Asie. Militaires et d'origine provinciale, les empereurs du III^e siècle augmenteront, en même temps que l'influence des légions, celle des provinces de l'Empire. Les prérogatives de Rome, du Sénat et de l'Italie, seront progressivement supprimées.

³ Ferrero, *Nouvelle histoire romaine*, p. 267, 268.

⁴ G. Bloch, *op. cit.*, p. 165.

c. *Le Dominat, monarchie militaire et orientale*

Ce nouveau régime politique, qui succède à celui du Principat élaboré par Auguste, est désigné souvent du nom de *Dominat*. A la monarchie civile, élective et viagère du Principat, appuyée sur le Sénat et la garde prétorienne, se substituera désormais, pour près d'un siècle (193-285), une monarchie mi-orientale, c'est-à-dire militaire, héréditaire et absolue, fondée sur les légions et la noblesse provinciale.

«Septime Sévère fut en somme le premier vrai monarque absolu ou presque absolu de l'Empire, qui osa se faire appeler officiellement *dominus* (maître); qui rendit la justice dans son palais et qui frappa l'autorité du Sénat d'une humiliation définitive dont le Sénat ne se releva plus.»⁵

Cette révolution, qui changeait le caractère et la nature du pouvoir impérial, fut saluée, au début, comme un bienfait. Elle aboutira, au bout d'un siècle d'évolution graduelle, avec l'avènement de Dioclétien (284), à l'organisation définitive du régime politique et social communément désigné par les historiens sous le nom de *Bas-Empire*.

d. *L'impératrice Julia Domna*

Femme de Septime, *Julia Domna* est la fille de Julius Bassianus, prêtre d'Elagabal, le dieu Soleil, dans le centre religieux d'Hémèse ou Emese (Homs), en Syrie. Appartenant à une famille où le sacerdoce était héréditaire, de condition modeste, elle avait connu Septime lorsque, simple général, il commandait une légion en Syrie. Sa beauté, son intelligence et un horoscope qui lui avait prédit qu'elle serait un jour la femme d'un roi, décidèrent Sévère à l'épouser. D'un caractère énergique, elle contribua efficacement à réaliser cette prophétie, encourageant son mari à briguer l'Empire et à marcher sur Rome, et l'accompagna, pendant tout son règne, dans ses guerres et ses voyages. En retour, Sévère la combla d'honneurs et de titres. Sur les inscriptions et les monnaies, elle est désignée des noms de *Augusta*, *mère de la patrie*, *mère du Sénat*.

Intelligente et ambitieuse, *Julia Domna* exerce sur les affaires publiques une action prépondérante. Curieuse des problèmes philosophiques, elle réunit autour d'elle, au palais impérial, un cercle de juristes, de penseurs, de savants, de poètes et d'écrivains: Ulpian, Papinien, Galien, Philostrate. Elle fait venir à Rome de nombreux compatriotes, notamment sa sœur *Julia Maesa* et ses deux nièces, mariées à des Syriens: *Julia Soemias* et *Julia Mamaea*; l'une sera la mère de l'empereur Elagabal, et l'autre celle d'Alexandre Sévère.

⁵ Ferrero, *La ruine de la civilisation antique*, p. 36.

e. *Les jurisconsultes syriens à Rome*

Le règne de Septime Sévère se distingue par l'intérêt qu'il portait aux questions de droit. L'empereur et son fils Caracalla se mêlent personnellement aux discussions juridiques et le Digeste a conservé le souvenir de leurs interventions. Comme l'impératrice, qui les attire et les accueille à Rome, «la plupart des jurisconsultes du temps étaient nés, eux aussi, en Syrie» (Besnier).

Ces grands juristes ont contribué à accentuer l'orientation du pouvoir vers l'absolutisme monarchique, fondé sur la force des armées. L'empereur, à leurs yeux, était le maître suprême, et la loi, l'expression de sa volonté suprême, la *lege regia*.

f. *Des juristes, préfets du prétoire*

La désignation du célèbre jurisconsulte Papinien, comme préfet du prétoire, témoigne de la considération qu'avait l'empereur pour les hommes de loi. Chef du corps des prétoriens, qui, depuis Auguste, forment à Rome la garde personnelle du princeps, le préfet du prétoire est le compagnon assidu du souverain. Il veille sur sa vie, exécute ses ordres, est mêlé à son existence intime et connaît mieux que personne la pensée de son maître. Au III^e siècle, ce haut fonctionnaire sera le juge suprême de l'Empire. Dès Septime Sévère, la préfecture du prétoire est exercée par Papinien, grand juriste romain. Sous Alexandre Sévère, elle sera occupée par Ulpien (170-228), célèbre juriste phénicien, né à Tyr.

g. *Les provinces à l'honneur*

Africain romanisé, Septime Sévère comprit et aima l'œuvre grandiose accomplie par Rome. Empereur d'origine provinciale, il jugeait équitable que les provinces, qui avaient apporté une contribution importante à cette œuvre, en partagent les bénéfices. Aussi, un nivellement général est-il préconisé et appliqué dans toutes les régions de l'Empire, et particulièrement en Afrique et en Orient.

«La garde (prétorienne) fut reconstituée. Elle n'avait admis jusqu'alors que des Italiens, avec quelques recrues originaires de l'Espagne, de la Macédoine, du Norique. Elle s'ouvrit désormais à tous les légionnaires... Les provinces furent comblées. Ce n'est pas que Septime Sévère ait négligé la capitale... Mais ses bienfaits touchèrent plus particulièrement l'Afrique, son pays natal, et cet Orient d'où l'impératrice Julia Domna était originaire et auquel elle conservait sa prédilection. La ville d'Alexandrie fut dotée du régime municipal, et pour la première fois on vit un Egyptien siéger dans le Sénat. L'honneur était grand, mais ce Sénat qui lui ouvrait ses portes n'était plus guère qu'une assemblée d'apparat.»⁶

⁶ G. Bloch, *op. cit.*, p. 165, 166, 167.

h. Subdivision de la province de Syrie

Dans le but de réduire la puissance du légat de Syrie, Septime Sévère, en 195, divise la Syrie en deux provinces: *Syria Coele* et *Syria Phoenice*. La première, embrassant la Haute Syrie, a pour chef-lieu Antioche; la seconde, capitale Emèse (Homs), s'étend de la côte phénicienne jusqu'à la Palmyrène inclusivement, englobant Tyr, Héliopolis (Baalbek) et Damas. Par cette subdivision, le nombre des provinces romaines, dans la Syrie géographique, est porté à quatre: *Syria Coele*, *Syria Phoenice*, *Syria Palestina* (ancienne Judée) et *Arabia* (ancienne Nabatée ou Transjordanie).

i. Septime et Julia en Orient (197—199). Défaite des Parthes et annexion de la Mésopotamie

En 197, l'empereur, accompagné de l'impératrice, se rend en Orient où l'appelle une nouvelle invasion des Parthes. Défaits et repoussés, ceux-ci sont poursuivis par les Romains, et Ctésiphon, qui capitule, est livrée au pillage; 100.000 prisonniers sont pris. La province de Mésopotamie est délivrée et agrandie, et Nisilie est le point d'appui des offensives romaines (199).

Septime Sévère et sa famille restent deux ans en Orient; l'empereur visite la Palestine, l'Arabie et l'Égypte. Les princes de Palmyre reçoivent le droit de cité romaine et le cognomen de *Septimius*, en récompense de leur loyalisme et de leurs services. Au seuil de l'Égypte, Septime offre un sacrifice aux mânes de Pompée. Alexandrie reçoit le droit de posséder un sénat municipal, un temple de Cybèle, un Panthéon, des thermes, un gymnase. Retournant à Antioche, où il reste encore un an, l'empereur rentre à Rome au début de 202.

j. Le christianisme sous Septime Sévère

Les historiens de l'Église placent sous le règne de Septime Sévère la cinquième persécution. Et pourtant, pendant les dix premières années de son règne, les Chrétiens bénéficiaient de l'intérêt que l'empereur portait à tout ce qui venait d'Orient. C'est pour lui qu'ils avaient pris fait et cause pendant les guerres civiles, et ils étaient nombreux dans la domesticité des Sévères.

En 202, pendant qu'il se trouvait en Palestine, Septime interdit la propagande juive et chrétienne. Mal disposés envers le christianisme, les juristes saisirent cette occasion de sévir contre cette religion. Cependant, en Syrie et en Palestine, il ne semble pas y avoir eu de persécutions violentes. C'est seulement à Alexandrie et à Carthage que la propagande chrétienne est énergiquement combattue.

Vers la fin du II^e siècle, l'Église d'Alexandrie est l'une des plus floris-

santes et des plus actives du monde chrétien. La présence d'une nombreuse colonie juive avait favorisé les progrès du christianisme; l'existence d'une grande école d'exégèse et de théologie, dont la méthode se réclamait de Platon, atteste l'importance de la communauté chrétienne. Cette école sera illustrée par les grands noms de Clément d'Alexandrie et d'Origène. Ce dernier surtout se fera remarquer par l'ardeur de son zèle et l'éclat de sa parole. Il dirige l'école d'Alexandrie et contribue, plus que tout autre, à faire entrer dans la philosophie chrétienne la philosophie hellénique.

3. *Caracalla, empereur de souche syrienne (211—217)*

a. Caracalla et Geta, empereurs associés (211—212)

Septime Sévère avait désigné, pour lui succéder simultanément, ses deux fils, *Caracalla* et *Geta*, qui étaient ses collègues dans l'Empire. L'aîné, *Caracalla*, s'appelait d'abord *Bassianus*, du nom de son grand-père maternel, prêtre du dieu local d'Emèse, en Syrie. En 196, il prit le nom d'*Aurélius Antoninus*, en hommage à Marc-Aurèle. Le nom de *Caracalla* n'est qu'un sobriquet, que la tradition lui donna à cause de la coupe de son manteau. Quant au nom de *Geta*, il est tiré de celui de son grand-père paternel.

Le partage héréditaire de l'Empire entre les deux frères était une innovation scandaleuse au point de vue du droit public romain. Mais l'Empire, depuis Septime Sévère, est devenu une monarchie orientale, un bien de famille, et les armées sont dévouées à la dynastie de l'empereur disparu. Aussi, le Sénat impuissant se résigna-t-il à ratifier le fait accompli.

b. Meurtre de Geta (212). Caracalla seul empereur

Les deux empereurs et frères sont, dès leur plus jeune âge, animés, l'un contre l'autre, d'une haine mortelle. La première année de leur règne est signalée par une scène atroce. Le cadet, *Geta*, est égorgé par son frère *Caracalla*, dans les bras de leur mère *Julia Domna* (212). «Les âmes étaient si endurcies que le fratricide ne fit pas l'impression qu'on pourrait supposer. Le meurtrier prétextait d'un complot... La mère elle-même se résigna. Ambition ou, encore une fois, raison d'Etat, elle resta auprès du fils criminel, associée, tant qu'il vécut, au gouvernement. Seul *Papinien* fit entendre la protestation d'un honnête homme: il lui en coûta la vie.»⁷

Tels sont les débuts de ce prince qui «n'aima jamais personne» (*Dion Cassius*). Ses bustes se reconnaissent par leur expression farouche et méchante. Brutal, cruel et débauché, «on doit le ranger parmi les mauvais empereurs, au même titre que *Néron*, *Domitien* et *Commode*... Il

⁷ G. Bloch, *op. cit.*, p. 171.

n'y a lieu à retenir à l'actif de Caracalla que son zèle à défendre les frontières de Germanie et d'Orient; à l'intérieur, c'est à sa mère et aux juriconsultes que revient tout le mérite des mesures heureuses de son règne.»⁸

c. *Gouvernement de Julia Domna*

«Uniquement occupé du soin de l'armée et de la défense des frontières, il (Caracalla) abandonnait à sa mère . . . le gouvernement de l'Empire. Déjà très influente du vivant de Septime Sévère, Julia Domna fut toute-puissante sous le nouveau règne. Les juristes, émules ou disciples de Papinien, qui avaient entouré et conseillé Septime Sévère, restèrent en faveur. Rien ne fut changé dans les principes ni dans les procédés de la politique impériale, absolutiste et niveleuse, hostile aux hautes classes, à Rome, à l'Italie, favorable aux petites gens, aux soldats, aux provinciaux, soucieuse d'accroître les ressources du Trésor, accueillante aux religions orientales.»⁹

C'est à Julia Domna que serait dû l'édit célèbre, signé par Caracalla, par lequel le droit de cité romaine est conféré à tous les habitants libres de l'Empire. Cette grande réforme, qui mit fin aux dernières différences existant encore entre l'Italie et les provinces conquises, et qui hâta la déchéance de la classe dirigeante à Rome, aurait été prise, non par libéralisme politique, mais dans un intérêt fiscal. Sur sept millions d'habitants que comptait l'Égypte, deux seulement ont accédé, sur leur demande, à la cité romaine.

d. *Caracalla et sa mère en Orient (215)*

Comme son père, Caracalla est, lui aussi, un empereur voyageur. Admirateur d'Alexandre le Grand et désireux de suivre son exemple, il quitte Rome pour l'Asie (214), accompagné de sa mère Julia Domna et de Macrin, préfet du prétoire. Traversant la Thrace, il y fait élever des statues à Alexandre et organise une phalange sur le modèle macédonien. En Troade où il débarque, il offre des sacrifices au tombeau d'Achille et aux héros de l'épopée homérique.

En 215, Caracalla et sa suite quittent Nicomédie, où ils viennent de passer l'hiver, et arrivent à Antioche. Tranquille du côté des Parthes, dont le roi, Vologèse V, lui manifeste des dispositions amicales, l'empereur pousse jusqu'en Égypte.

«A Alexandrie, il entra en conflit avec la population, d'humeur frondeuse et indisciplinée, qui criblait sa mère de sarcasmes, lui reprochait à lui-même le meurtre de son frère et tournait en ridicule son désir de riva-

⁸ Besnier, *L'Empire romain, de l'avènement des Sévères au concile de Nicée*, p. 57, 58.

⁹ Besnier, *op. cit.*, p. 60.

liser, malgré sa petite taille, avec Achille et Alexandre. Pour se venger, il fit massacrer ou expulser un grand nombre d'habitants.»¹⁰

e. *Expédition contre les Parthes*

En Iran, une guerre civile, réchauffée par les Romains, venait de se terminer par la victoire d'Artaban V contre son frère Vologèse V. Pendant que Caracalla était en Egypte, le nouveau roi parthe manifeste des dispositions hostiles contre les Romains.

Rentré à Antioche, en 216, l'empereur, qui se repose sur sa mère de la direction des affaires de l'Empire, se consacre entièrement à la préparation d'une expédition contre les Parthes. Commencant par le royaume d'Osrohène, Caracalla s'empare traîtreusement de son roi, Abgar X, l'envoie à Rome, annexe son domaine à la province de Mésopotamie et érige Edesse, la capitale, en colonie romaine. Le roi d'Arménie, attiré à Antioche, y est retenu; mais une attaque romaine contre le pays arménien est repoussée.

Se tournant enfin contre les Parthes, sous le prétexte que leur roi a refusé de lui donner sa fille en mariage, l'empereur franchit l'Euphrate et le Tigre, ravage la Médie et prend Arbelles. Après avoir passé l'hiver à Edesse, il reprend les opérations en 217.

f. *Mort de Caracalla et de sa mère (217)*

Pendant qu'il visitait le temple de la Lune, près de Carrhes, en Haute Mésopotamie, Caracalla est tué par un officier de ses gardes du corps, sur l'ordre de son préfet du prétoire, *Macrin*, qui, accusé depuis peu de complot contre l'empereur, avait pris les devants. Profitant du désarroi qui suivit le meurtre, *Macrin* se fait proclamer empereur par les légions (217).

Durement frappée par ce malheur, Julia Domna n'a pas voulu survivre à la ruine de sa famille; âgée et gravement malade, elle se laisse mourir de faim à Antioche où elle était restée. Les médisances populaires l'ont accusée d'avoir eu un commerce incestueux avec son fils Caracalla; de là, le surnom de *Jocaste* que les Alexandrins lui avaient donné.

4. *Macrin, empereur africain (217-218)*

Caracalla, qui ne laissait pas de fils, n'avait rien prévu pour sa succession. Les légions d'Orient, qui avaient proclamé *Macrin*, préfet du prétoire de l'empereur assassiné, ignoraient la part qu'il avait prise au meurtre de son chef. Trop heureux d'avoir été débarrassé de Caracalla, le Sénat ratifie le choix des soldats.

¹⁰ *Beaunier, op. cit., p. 75.*

Macrin, comme Septime Sévère, est un Africain; mais il n'est pas apparenté à la famille de celui-ci, et son pays d'origine est Cherchel, en Mauritanie. Pour se concilier la faveur des soldats, le nouvel empereur se réclame des Sévères, en ajoutant à ses noms celui de Severus. Mais, pour prévenir toute réaction de la part de cette famille, il renvoie les princesses syriennes dans leur pays d'origine. C'est à la suite de cette mesure que Julia Domna s'est suicidée.

a. *Macrin vaincu et tué (218)*

En dépit des largesses qu'il prodiguait aux soldats, Macrin était mal vu par l'armée, qui lui reprochait ses origines civiles et sa mollesse.

L'assassinat de Caracalla avait renversé les positions sur le front romano-parthe. En 217, Artaban V inflige deux défaites à Macrin. En 218, une trêve est conclue: les Romains gardent la Mésopotamie, mais paient à Artaban une lourde contribution et lui renvoient, sans rançon, tous les captifs parthes.

Tirant profit de ces échecs, la famille des Sévères qui, chassée de Rome, était retournée à Emèse, en Syrie, y ourdit un complot contre Macrin. Celui-ci est battu et tué (218), et Elagabal lui succède sur le trône.

5. *Elagabal, empereur d'origine syrienne (218–222)*

Après le meurtre de Caracalla et le suicide de Julia Domna, la plupart des Syriens qui leur faisaient cortège, renvoyés de Rome, étaient rentrés dans leur pays d'origine. De ce nombre étaient la sœur de l'impératrice disparue, *Julia Maesa* et les deux filles de celle-ci, *Julia Soemias* et *Julia Mammea*, mariées toutes deux à des Syriens. Toutes ces princesses impériales s'étaient retirées à Emèse (Homs), berceau de leur famille, auprès du temple du dieu Soleil Elagabal, le «dieu de la montagne». Elles y jouissaient de la considération que leur valaient leur nom, leur passé, leur grande fortune et leur attachement au culte local du dieu solaire.

a. *Avènement de Bassianus, surnommé Elagabal*

Agé de quatorze ans, *Bassianus*, fils de Soemias et de Marcellus, personnage consulaire d'origine syrienne, reçoit le sacerdoce du dieu héréditaire dans sa famille. Circoncis, il est, comme jadis son arrière-grand-père de même nom, grand prêtre d'Elagabal à Emèse.

Maesa et ses deux filles, qui caressent le projet de restaurer la dynastie des Sévères, exploitent habilement les influences religieuses locales et réveillent les sympathies des troupes de la région pour la maison des Sévè-

res. Persuadant aux soldats que le jeune prêtre Bassianus était fils de Caracalla, elles gagnent la légion campée à Emèse et font proclamer empereur le jeune prêtre d'Elagabal (218).

Après trois mois de lutte, pendant lesquels Macrin jeta aux légionnaires l'argent à pleines mains, celui-ci fut vaincu, aux confins de la Syrie, dans une bataille dirigée par Gannys, tuteur d'Elagabal, et à laquelle ont concouru Maesa et Soemias elles-mêmes. Macrin, qui s'était enfui, est arrêté et massacré à Chalcédoine, sur le Bosphore (218).

Le jeune vainqueur entre en souverain à Antioche, d'où il fait part au Sénat de son avènement et de son intention de s'inspirer des exemples d'Auguste et de Marc-Aurèle. En conséquence, il abandonne son nom pour ceux d'Aurélius Antoninus; mais il sera connu dans l'histoire sous le sobriquet populaire d'*Elagabal*, tiré du nom du Baal d'Emèse, auquel il avait été consacré et dont il restera un adorateur fervent et fanatique.

Après avoir procédé à de nombreuses exécutions pour mettre fin aux troubles provoqués par sa révolte, l'adolescent impérial fait périr son tuteur Gannys, à qui il devait la victoire sur son rival Macrin (219). Gannys, dont les remontrances commençaient à irriter l'empereur, était soupçonné de prétendre à l'Empire. Le règne d'Elagabal commençait dans le sang. Sa grand-mère Maesa jouera, auprès de lui, le même rôle que Julia Domna auprès de Caracalla.

b. Religion, extravagances et débauches d'Elagabal

Mystique et dévot, le jeune prêtre syrien, devenu empereur romain, se considérait toujours comme le représentant et le ministre du dieu solaire de son pays d'origine.

«S'il prit tous les titres romains qu'avaient portés ses prédécesseurs, . . . sur les monnaies, il se qualifie lui-même de *sacerdos Dei Solis Elagabali*. C'était en effet un prêtre syrien qui occupait maintenant la place des Césars et des Antonins. Par ses vêtements somptueux, aux couleurs éclatantes, ses allures efféminées, ses mœurs dissolues, sa dévotion sensuelle et exaltée, Elagabal était un pur Oriental. Il était aussi, sans aucun doute, un malade, un déséquilibré, dont les instincts pervers ont pu, comme ceux d'un Néron, se donner libre carrière, grâce à son élévation précoce au pouvoir absolu, et le conduire aux plus répugnants excès. Il scandalisa Rome lorsqu'il y fit son entrée le 29 septembre 219, vêtu de pourpre et de soie brodée d'or, chargé de bijoux, la figure fardée, les yeux peints. Avec lui les cultes sémitiques et tous les vices de l'Orient s'installaient en maîtres dans la capitale . . .

Sa grand-mère Julia Maesa et sa mère Julia Soemias, qui portaient l'une et l'autre les titres d'*Augusta* . . . , prirent séance au Sénat à côté des

consuls. L'indolente et voluptueuse Soemias songeait plus à ses plaisirs qu'à la politique; . . . elle aurait présidé un Sénat de femmes, qui . . . réglait différentes questions d'étiquette et de costume. Maesa tint à exercer tous les droits que lui conférait sa qualité d'impératrice. Moins cultivée que Julia Domna, mais tout aussi énergique et ambitieuse, elle régna sous le nom de son petit-fils, comme naguère sa sœur sous le nom de Caracalla . . . La machine administrative ne continuait à fonctionner qu'en vertu de la vitesse acquise et dans la mesure où le permettaient les fantaisies, quelquefois étranges, du prince.

La religion de l'Elagabal d'Emèse. Le fait essentiel c'est l'établissement, à côté des cultes anciens, de la religion (sémitique) de l'Elagabal d'Emèse, proclamé dieu suprême de l'Empire: . . . première tentative d'organisation d'une religion solaire. Cette tentative diffère de celle que fera plus tard Aurélien, en ce que le dieu Elagabal est adoré à Rome, sous son nom sémitique, . . . et qu'on l'honore suivant les rites de son pays d'origine; il n'y a pas assimilation d'une divinité orientale aux vieilles divinités gréco-romaines, mais conquête de Rome par l'Orient.

Avant de se rendre dans la capitale, l'empereur Elagabal y avait envoyé un tableau qui représentait la pierre noire d'Emèse, symbole de son dieu, et qui fut placé dans la salle des séances du Sénat, au-dessus de la statue de la Victoire. Quand il fut arrivé à Rome, il fit venir la pierre elle-même. C'était un bloc de forme conique, marqué de stries, un de ces bêtes qui tiennent une si grande place dans les religions de l'Asie. On l'installa au Palatin, tout près du palais impérial, dans un temple élevé spécialement pour l'abriter, l'*Elagabalium* . . . (qui) était destiné à devenir le centre de la religion nouvelle. L'empereur y réunit tous les emblèmes sacrés des cultes romains . . . Pour consacrer ce rapprochement, il célébra solennellement le mariage de son dieu, dont tous les autres n'étaient, disait-il, que les serviteurs, avec la *Dea Caelestis* (la Tanit carthaginoise), qu'il avait fait venir de Carthage. Elagabal, en costume sacerdotal, présidait aux sacrifices et aux libations et conduisait les danses sacrées . . . (Il) s'était fait circoncire et évitait de manger de la viande de porc, mais ces pratiques étaient communes à tous les Sémites et ne signifiaient nullement qu'il adhérât à la religion juive . . .

Extravagances et débauches — . . . Il répudia sa première femme, Cornelia Paula, . . . pour épouser, au mépris des traditions les plus sacrées, une Vestale, . . . disant que d'un prêtre comme lui et d'une prêtresse devaient naître des enfants divins . . . Cela ne l'empêchait pas de s'habiller en femme et d'affecter les allures d'une courtisane; il s'éprit d'un athlète de Smyrne et d'un esclave carien, conducteur de char, . . . qu'il voulait proclamer César. Pendant près de quatre ans, la Cour impériale fut le théâtre d'orgies scandaleuses . . . qui soulevaient l'indignation générale . . . De tels

dérèglements ne pouvaient manquer de nuire à la marche des affaires publiques. Le Trésor... fut vite épuisé et les recettes n'arrivaient pas à couvrir les dépenses.»¹¹

c. *Meurtre d'Elagabal et de sa mère*

Le dégoût finit par balayer cet empereur dépravé. Prévoyant la fin, sa grand-mère, Maesa, lui fait nommer César son cousin Alexandre, fils de Mammea, qu'il adopte. Bientôt jaloux, Elagabal veut le faire périr; les prétoriens l'empêchent et, sur une nouvelle tentative, le massacrent avec sa mère (222). On jette son cadavre au Tibre et le Sénat le décrète d'infamie. Avec sa mort, sa révolution religieuse prit fin: la pierre noire fut renvoyée à Emèse, la Dea Caelestis, à Carthage, et le dieu Soleil, qui reprend son nom romain, perdit le rang suprême auquel il avait été élevé.

6. *Alexandre Sévère, empereur d'origine syrienne (222-235)*

Alexandre Sévère naquit, en 205, à Arka, en Phénicie (près de Tripoli), dans le temple d'Alexandre le Grand, où ses parents assistaient à une fête solennelle. Fils de Julia Mammea, et du Syrien Marcianus, cousin germain d'Elagabal et son cadet de quatre ans, il fut élevé sous les yeux de sa grand-mère Julia Maesa et de sa mère Julia Mammea. Ces deux femmes avaient reporté sur lui toutes leurs espérances, par mépris pour Elagabal. Entouré de maîtres excellents, qui développèrent en lui les plus heureuses dispositions, le jeune Alexandre vivait à la cour impériale, depuis qu'Elagabal, avec lequel il était venu à Rome, avait occupé le trône.

a. *L'impératrice Mammea*

Alexandre devait son trône à sa grand-mère Maesa, qui mourra en 226, et à sa mère Mammea. Cette dernière, qui reçut le titre d'*Augusta*, « passe dès lors au premier plan et joue auprès de son fils le même rôle que Julia Domna auprès de Caracalla et que Julia Maesa auprès d'Elagabal. Elle était bien de la lignée de ces princesses syriennes, ambitieuses et intrigantes, qui avaient la passion du pouvoir et de l'argent et qui apportaient à Rome les procédés de gouvernement des monarchies orientales.»¹²

Julia Mammea, qui réussit à soustraire son fils aux influences corruptrices de la cour, continua à veiller sur lui avec un dévouement trop jaloux. De mœurs pures, d'humeur douce et affable, versé dans les lettres grecques

¹¹ Besnier, *op. cit.*, p. 81-85.

¹² Besnier, *op. cit.*, p. 89.

et latines, Alexandre manquait toutefois de volonté. Dès son avènement, sa mère place à ses côtés un conseil de régence, formé de seize sénateurs choisis parmi les plus distingués par l'expérience et l'intégrité de leur vie, et sans l'avis desquels rien ne s'exécute. Elle donne à son compatriote, l'illustre jurisconsulte Ulpien, disciple et continuateur de Papinien, la préfecture du prétoire, c'est-à-dire la plus haute dignité de l'Empire. Ulpien sera le conseiller le plus influent de l'empereur et de sa mère et l'inspirateur de leurs décisions.

b. Alexandre, prince faible et indécis

Malheureusement, l'éducation féminine d'Alexandre, son caractère peu énergique, feront de lui un prince trop faible. Il assistera, impuissant, à une bataille de trois jours entre la population de la capitale et les prétoriens. Il abandonnera même, à la vengeance de ces derniers, Ulpien, masqué en sa présence (228).

«Par ailleurs, le règne de Sévère Alexandre ressemble à tous ceux qui l'ont précédé ou suivi. Il est marqué, comme eux, par des intrigues, des émeutes, des tentatives d'usurpation. Il y eut conflit à la cour entre les deux impératrices, la mère et la femme d'Alexandre . . . Jalouse de sa bru, (Julia Mammea) lui refusa le titre d'*Augusta* et l'accabla de mauvais traitements; la jeune femme . . . fut exilée et son père mis à mort, sans que l'empereur eût osé les défendre.»¹³

c. Alexandre, souverain religieux et tolérant

Philosophe couronné, dont les vertus privées contrastent avec les vices et les dérèglements de son cousin Elagabal, Alexandre Sévère rompt avec les tendances absolutistes de ses prédécesseurs. Imitant les gouvernements de Trajan et de Marc-Aurèle, il aurait redonné de l'autorité au Sénat, refusé le titre de *Dominus* et aboli le cérémonial monarchique.

«Sévère Alexandre, descendant, comme Elagabal, des grands prêtres d'Emèse, ne pouvait manquer d'être, lui aussi, un prince religieux. Mais sa piété n'eut pas le même caractère d'exaltation malade et d'exotisme que celle de son cousin. Tandis que celui-ci s'était voué exclusivement au culte de son Baal, auquel il subordonnait tous les autres dieux, c'est surtout à la religion officielle des Romains qu'Alexandre, d'après l'Histoire Auguste, manifesta son attachement. Au début de son règne, il n'hésita pas à renvoyer dans leurs patries respectives la pierre noire d'Emèse et les autres symboles sacrés venus de loin.»¹⁴

¹³ Besnier, *op. cit.*, p. 95.

¹⁴ Besnier, *op. cit.*, p. 101.

Vis-à-vis des autres cultes, Alexandre Sévère aurait témoigné d'un esprit de large tolérance; paganisme, judaïsme, christianisme, auraient vécu, sous son règne, en bonne intelligence. Le christianisme n'était toujours pas formellement autorisé; mais cette religion existait et se diffusait, et un grand nombre de Chrétiens étaient admis à la cour ou remplissaient des missions officielles. Bien plus, l'empereur aurait «accordé sa protection aux Chrétiens et placé même l'image du Christ dans sa chapelle domestique». ¹⁵ Il est plus probable qu'il garda, vis-à-vis des Chrétiens, une attitude de neutralité bienveillante.

d. Meurtre d'Alexandre et de sa mère, et fin de la dynastie des Sévères (235)

En 232, les frontières de la Syrie sont menacées par les Perses Sassânides, qui viennent de succéder aux Parthes Arsacides. Pour conjurer ce danger, Alexandre Sévère se rend en Orient, à la tête d'une puissante armée. Après une campagne de deux ans, les Perses sont repoussés et le domaine oriental de l'Empire protégé.

La campagne contre les Perses avait obligé l'empereur à dégarnir de plusieurs légions les frontières du Rhin et du Danube. Profitant de ces circonstances, les Alamans envahissent la Gaule et les Marcomans la péninsule balkanique. Quittant l'Orient, l'empereur court sur le Rhin; aux environs de Mayence, il est tué, avec sa mère, dans une émeute militaire conduite par un légionnaire thrace, *Maximin*, qui est proclamé empereur (235). Alexandre avait 29 ans. C'est le dernier des princes syriens; avec lui, la famille des Sévères se trouve anéantie par l'armée qui avait été l'instrument de sa fortune.

«Cette dynastie des Sévères est riche en contrastes. De Septime Sévère et Caracalla à Elagabal, d'Elagabal à son successeur, l'opposition est frappante. Et pourtant, les deux derniers (Elagabal et Alexandre), nés d'une mère et d'un père syriens, se ressentent, chacun à sa façon, de leur commune origine. Tandis que chez l'un elle se traduit par un débordement furieux de passions ignobles, chez l'autre elle se manifeste par un syncrétisme, non plus grossier, mais épuré, associant et conciliant dans une sympathie égale toutes les formes de la piété, tous les bienfaiteurs de l'humanité, tous les saints du passé, Orphée et Jésus. Un nouveau Marc Aurèle plus mystique que philosophe, d'un esprit plus libre, avec une large compréhension des choses religieuses.» ¹⁶

¹⁵ Besnier, *op. cit.*, p. 87.

¹⁶ Bloch, *op. cit.*, p. 173, 174.

7. *L'empereur Philippe l'Arabe, d'origine transjordanienne (244–249)*

La chute de la famille des Sévères marque le commencement d'une période d'anarchie militaire qui va durer près de trente ans (239–268). Les généraux prétendants surgissent de toutes parts, et la guerre civile dévaste tout l'Empire. Pendant cette période mouvementée, le Proche-Orient donnera encore à l'Empire son dernier empereur oriental, Philippe l'Arabe.

a. *De la mort d'Alexandre Sévère, à l'avènement de Philippe l'Arabe (235–244)*

Porté au trône par la rébellion des légions qui avaient massacré le dernier des Sévères, *Maximin le Thrace* (235–238), ancien berger des Balkans, ne demanda pas la ratification du Sénat et gouverna comme si ce dernier n'existait pas.

En 238, *Gordien*, proconsul d'Afrique, est proclamé empereur et reconnu par le Sénat. Vieillard de quatre-vingts ans, il s'associe son fils, *Gordien II*, avec le titre d'Auguste. Resté fidèle à Maximin, le légat de Numidie marche contre les Gordiens, qui sont vaincus et tués, près de Carthage, après un mois de règne.

Le Sénat, Rome et l'Italie, qui s'étaient prononcés pour les Gordiens, les remplacent par deux nouveaux Augustes, *Pupien* et *Balbin*. Maximin, qui se trouvait en Gaule, descend en Italie; il est tué par les soldats sous les murs d'Aquilée (238). Après 90 jours de règne, Pupien et Balbin, brouillés entre eux, sont massacrés par les prétoriens, qui élèvent à l'Empire *Gordien III*, neveu de Gordien I.

Gordien III (238–244) a l'appui du Sénat; jeune et incapable, il trouve dans son beau-père, *Timésithée*, qu'il nomme préfet du prétoire (241), un homme fidèle et énergique, qui régnera sous son nom et sera, en quelque sorte, «le tuteur de l'Etat».

En 241, les Perses envahissent la Mésopotamie et s'avancent jusqu'à Antioche. Gordien et Timésithée, arrivés en Orient, y rétablissent la situation. Antioche et Carrhes sont reprises; Nisibe est occupée après une grande bataille et Abgar XI, roi d'Osrohène, est réinstallé à Edesse comme vassal de Rome.

b. *Avènement de Philippe l'Arabe (244)*

En 243, Timésithée, qui vient de repousser victorieusement les Perses, meurt après ces brillants succès. Il est remplacé dans ses fonctions de préfet du prétoire par *Philippe*, dit *l'Arabe*, officier né dans la province d'Arabie (Transjordanie), et réputé le plus habile dans l'armée. Intelligent

et résolu, Philippe, comme son prédécesseur Timésithée, ne tarde pas à dominer le faible Gordien et à commander à sa place. En 244, l'empereur, voulant se débarrasser de Philippe, est, sur l'ordre de ce dernier, déposé par les soldats et massacré près de Zaïtha, sur la rive gauche de l'Euphrate. Proclamé par les troupes, Philippe est confirmé par le Sénat. Après les empereurs africains et syriens, voici maintenant le tour de l'Auguste arabe (244–249).

c. L'empereur Philippe et les siens

«Le nouvel empereur, M. Julius Philippus, avait quarante ans. Il était né en Arabie (Transjordanie moderne), dans la *Trachonitis*, où plus tard il fonda une ville à laquelle il donna son nom (Philippopolis, l'actuelle Shahba) . . . Sa famille devait être de rang équestre, à en juger par le *cur-sus honorum* de son frère C. Julius Priscus. On ne sait rien des débuts de Philippe lui-même; il n'apparaît qu'au moment de la guerre contre les Perses sous Gordien III, où il exerçait un commandement aux côtés de Timésithée. Malgré son origine provinciale et militaire, il chercha à se concilier le Sénat et il paraît avoir vécu avec lui en bonne intelligence . . .

Pour consolider son pouvoir, il confia à ses proches d'importants emplois; son frère fut fait préfet de Mésopotamie et préfet du prétoire et son beau-frère Severianus gouverneur de Mésie; son fils Philippe le Jeune . . . prit le titre de César, puis celui d'Auguste, en 247, à l'âge de neuf ou dix ans. Non seulement l'impératrice . . . fut proclamée *Augusta*, mais encore lorsque le père de Philippe, Marinus, vint à mourir, il obtint les honneurs de l'apothéose et l'on frappa des monnaies à son effigie, comme s'il avait lui-même régné: la nouvelle dynastie qui se fondait prétendait se créer ainsi des titres de légitimation.»¹⁷

d. Philippe à Rome

Pressé de rentrer en Europe, pour faire face à une situation inquiétante sur la frontière du Danube, Philippe s'empresse, dès son avènement, de conclure la paix avec les Perses, auxquels il accorde des conditions avantageuses. Le roi vassal d'Osrohène, obligé de quitter Edesse, est invité à se retirer à Rome (244). Une fois ces arrangements faits, le nouvel empereur, nommant son frère Priscus comme *rector Orientis*, gagne la Thrace (245), où il bat les Carpes. Après avoir imposé un traité à ces derniers (246), il rentre en triomphe à Rome (247).

Le grand fait du règne de Philippe est la célébration du millième anniversaire de la fondation de Rome (248). Venu de si loin pour présider à

¹⁷ Besnier, *op. cit.*, p. 152

cette fête nationale, cet empereur d'origine arabe est un témoignage frappant des transformations de l'Empire et de la foi en ses destinées.

e. Défaite et mort de Philippe (249)

Mais les révolutions militaires, dont la dernière avait porté Philippe au trône, vont reprendre leur cours. Le sort des chefs de l'Empire dépend des légions, et les provinces mécontentes avaient chacune son prétendant prêt à entrer en compétition. Attaquées par les Goths, les légions du Danube, perdant confiance en Philippe, acclament comme empereur Dèce, gouverneur de la Dacie et de la Mésie (248). Fidèle à l'empereur qui l'avait chargé de repousser les Barbares, Dèce n'avait accepté le trône que sous la menace des légions. Passant en Italie, le nouveau prétendant est vainqueur à Vérone. Philippe périt dans la bataille (249) et son fils est massacré à Rome dans le camp des prétoriens.

«Ainsi se terminait misérablement un règne qui avait commencé par une intrigue de cour et un coup de force et qu'assombrirent à la fin sédition et invasion, mais qui reste cependant l'un des plus honorables de cette époque troublée . . . Sa chute (de Philippe) n'eut d'autre cause que la vieille rivalité des armées d'Orient et d'Occident; les légions de Mésie ne pouvaient manquer de préférer Dèce, leur général, à ce Romain d'Arabie.»¹⁸

Avec la mort de Philippe l'Arabe, la série des empereurs orientaux est close et celle des empereurs illyriens commence.

¹⁸ Besnier, *op. cit.*, p. 155.

III. Nationalisme et impérialisme iraniens (230-260). Politique expansionniste des Perses Sassânides

1. *Avènement et politique intérieure des Perses Sassânides*

a. *Chute des Parthes Arsacides (226)*

Au temps de l'empereur Alexandre Sévère, en 226, de graves événements, survenus en Iran, auront des répercussions profondes sur l'évolution de l'Orient romain. Affaiblie par les dissensions intestines, discréditée par les défaites, la dynastie des Parthes Arsacides, qui avait régné près de cinq siècles (250 av. J.-C. — 226 ap. J.-C.), est renversée par les tribus iraniennes du Fars et remplacée par une dynastie nationale iranienne, celle des Perses Sassânides.

b. *Les Perses Sassânides*

De même que, jadis (555 av. J.-C.), les Perses Achéménides s'étaient substitués aux Mèdes dans la domination de l'Iran (II, p. 272—273), de même les Perses Sassânides, répétant le même coup que leurs lointains ancêtres, renversent les Parthes Arsacides et recouvrent leur ancienne suprématie. Cinq siècles et demi environ après la chute de Darius III (330 av. J.-C.), dernier roi perse achéménide, la prépondérance politique en Iran revient aux tribus perses. Cette substitution des Sassânides aux Arsacides, c'est la revanche triomphante du Sud iranien contre le Nord, des Sédentaires de l'Iran intérieur contre les Nomades de l'Iran extérieur, des Perses du Fars contre les Parthes venus du pays des Scythes.

c. *Ascension de la dynastie sassânide*

Sassân, l'ancêtre de la dynastie des Perses Sassânides, était un prêtre du temple d'Anahita. Son fils Bâbek (Papak) fut roitelet de Khir et vassal de la monarchie parthe. *Ardéshir* (Arataxerxès), fils de Bâbek, comme jadis Cyrus, conçut le projet audacieux de renverser la dynastie parthe et de la remplacer par la sienne. Ayant réalisé l'unité du *Fars* (Perside), il se proclame roi. Mais son suzerain parthe, Artaban V, que les ambitions du roitelet perse commencent à inquiéter, marche contre lui à la tête d'une puissante armée. Après plusieurs rencontres, Artaban est vaincu et tué (224). Deux ans plus tard, l'ancien roitelet de Khir entre triomphalement

à Ctésiphon, où il est couronné Roi des Rois (226–241). Le vieil Empire iranien des Parthes Arsacides sera désormais, pour plusieurs siècles (241–640), c'est-à-dire jusqu'à l'expansion de l'Islâm, l'Empire des Perses Sassânides.

«A l'exemple des Parthes, les grands rois sassanides eurent leur capitale à Ctésiphon et le fondateur de la dynastie reconstruisit la ville jumelle de Séleucie sous le nom de Vêh-Ardachêr. Or les deux cités étaient situées en dehors du territoire ethniquement iranien (en Mésopotamie). La Babylonie, l'Assyrie et les autres parties de la Mésopotamie soumises aux Sassanides restaient en effet des pays de langue sémitique, araméenne, et les Sassanides ne pouvaient songer à leur imposer le parler pehlvi. Bien mieux, comme nous le verrons, l'élément araméen fut bientôt renforcé sur la rive droite de l'Euphrate par une pénétration arabe continue qui accentua le sémitisme de la région. C'est donc avec raison que les rois sassanides, à partir du règne de Châhpouhr 1er (241–272), prennent sur leurs monnaies le titre de . . . «Roi des rois de l'Iran et du Non-Iran». Ce titre allait être justifié davantage encore par leurs prétentions territoriales sur l'Orient romain.»¹

d. Nationalisme et impérialisme des Sassânides

La substitution des Sassânides aux Parthes, comme jadis celle des Achéménides aux Mèdes, apparut tout d'abord, aux contemporains, comme un simple fait divers. Cependant, cet événement local eut bientôt, pour l'Iran, le Proche-Orient et l'Empire romain, des conséquences profondes qui modifieront le cours de leur évolution historique. Se réclamant du grand souvenir des Perses Achéménides, dont ils prétendaient descendre, les Perses Sassânides inaugureront, en Iran, une politique farouchement nationaliste, et s'emploieront opiniâtrément et avec constance à reconstituer l'ancien Empire de Cyrus, qui s'étendait de l'Indus à l'Egée et à la Méditerranée. Continuant, en Orient, le rôle traditionnel d'ennemis héréditaires du monde gréco-romain, ces nouveaux maîtres de l'Iran seront désormais, pour les Romains, des adversaires plus redoutables que les Parthes (p. 76–80).

«Tandis que les Achéménides (et les Arsacides) n'avaient pas hésité à faire de larges emprunts à la civilisation assyro-babylonienne, puis à l'hellénisme, Ardashîr et ses successeurs restèrent uniquement, exclusivement perses. L'empire du dernier des Darius avait été un empire cosmopolite, défendu par des Grecs et des Çaka. L'empire sâsânide fut iranien, d'un aryanisme intransigeant. En face de l'empire gréco-romain, Etat international où toutes les races avaient accès au pouvoir, qui compta des empereurs espagnols, syriens, africains et illyriens, l'empire sâsânide fut unique-

¹ R. Grousset, *L'Empire du Levant*, p. 60.

ment iranien, avec tout au plus une certaine place faite à la culture araméenne ou syriaque à côté du pehlvi national.»²

e. *Le zoroastrisme, religion nationale et officielle*

La province du Fars, domaine des Perses, était, sous la domination des Parthes, le conservatoire de la vieille religion iranienne, le mazdéisme, avec le double culte d'Ahoura-Mazda et d'Anahita. Sassân, ancêtre des Sassânides, occupait une fonction dans le temple d'Anahita.

Dans le Nord-Ouest, l'ancienne caste sacerdotale des Mages, qui pratiquait la religion mazdéenne sous les Achéménides, avait adopté, postérieurement à la chute de ces derniers, le mazdéisme zoroastrien. Cherchant à grouper, contre Rome, toutes les forces nationales dans une unité spirituelle et morale, les rois sassânides élèvent le mazdéisme zoroastrien au rang de religion impériale et officielle. Dans cette alliance du mazdéisme avec l'Etat, le spirituel se subordonne au temporel en Iran. Ahoura-Mazda occupe le premier rang, tandis que les vieilles divinités iraniennes, Anahita et Mithra, sont reléguées à un rang secondaire.

«A cette même époque, il fallait, pour n'être pas primé par «l'usage méditerranéen des peuples du livre», posséder une arme semblable et fixer les traditions sacrées par l'écriture. Ce travail a été fait dans l'*Avesta*, où ont été recueillies les traditions orales dont certaines remontent très haut. Certains savants pensent que cet ouvrage a été rédigé au IV^e siècle; d'autres l'attribuent au VI^e siècle seulement...

Après l'unité politique, l'Iran réalise son unité religieuse... Le zoroastrisme, forgé par les mages et amené aux proportions d'un culte d'Etat, vient renforcer celui-ci dans cette lutte et met les forces spirituelles de la nation à la disposition de la défense de l'Orient dont l'Iran se fait le champion contre la puissance occidentale.»³

f. *Nationalisme religieux*

Ainsi, le nouveau nationalisme iranien se double et se renforce d'un nationalisme religieux. L'esprit de tolérance, qui caractérisait les Iraniens, et particulièrement les Achéménides et les Arsacides, fera place désormais à un fanatisme intransigeant. Alors qu'à cette même époque l'Empire romain s'ouvrait aux cultes orientaux et au mithraïsme iranien, le nouvel Empire sassânide, rivé à sa nouvelle religion officielle, arrête le christianisme sur l'Euphrate et le bouddhisme à l'Est. Bien plus, les Iraniens non-conformistes, chrétiens, manichéens et autres infidèles, seront persécutés ou chassés du pays.

² R. Grousset, *Les Civilisations de l'Orient*, I, p. 118, 119.

³ Ghirshman, *op. cit.*, p. 286.

Cet esprit intolérant, si contraire à la mentalité et aux habitudes libérales des Iraniens, est dû à la conjonction de la religion et de la politique. Pour la première fois, en effet, l'Iran s'est doté d'une religion officielle. Dans l'Etat sassânide, le clergé zoroastrien a une place prépondérante. A côté de la dynastie, une véritable Eglise s'est constituée, avec sa hiérarchie de prêtres ou mages, dirigés par un pontife suprême, «sorte de pape du mazdéisme». Les grands rois sassânides, qui firent du mazdéisme zoroastrien une religion d'Etat, se qualifieront eux-mêmes de «Serviteurs de Mazda».

Ce nationalisme religieux a aussi une racine dans la réaction d'un peuple qui, après avoir conquis et gouverné le monde sous la direction des Achéménides, dut vivre, après sa défaite en 330 av. J.-C., sous le joug successif des Grecs, puis des Parthes. «Les religions les plus arrogantes, écrit Wells, naissent chez les peuples les plus humiliés.»⁴

g. *Persécution des non-conformistes*

Cette nouvelle organisation politico-religieuse ne pouvait, en effet, qu'être exclusiviste et oppressive. «Dans un gouvernement où l'Etat et l'Eglise forment un même pouvoir, les dissentiments religieux se transforment fatalement en scissions politiques.» L'autorité théocratique est forcément exposée, de la part des sujets non-conformistes, à une opposition vigoureuse, qui transporte sur le plan religieux toutes les querelles politiques, et vice versa. L'opposition politique se réclame alors de prétextes religieux qui, en la renforçant, sapent, par le fait même, l'unité et la force de l'Etat. Pour réagir, dans ces conditions, contre le danger de désagrégation, l'Etat se croit obligé de recourir à la force pour ramener à l'obéissance les dissidents et les récalcitrants. De là les persécutions contre les minorités religieuses, qui deviennent alors ennemies de l'Etat et dangereuses pour son existence. Cet état de choses, l'Empire romain le connaîtra à son tour, lorsque, plus tard, le christianisme deviendra la religion officielle de l'Empire.

2. *Politique extérieure des Sassânides*

Comme celle du royaume parthe, l'organisation de l'Empire sassânide est féodale. Le Roi des Rois occupe le sommet de la pyramide; il est le centre de la vie de l'Empire. L'administration centrale, sans supprimer le système féodal, fonctionne sur des bases nouvelles. Après avoir forgé une armée aguerrie, *Ardéshir* (226-241), fondateur du nouvel Empire iranien, porte toute son attention sur les questions extérieures.

⁴ H. G. Wells, *op. cit.*, p. 172.

a. Politique impériale d'Ardéshir. Guerre contre Rome

Nous avons vu que la position de l'isthme iranien, unique route terrestre entre l'Asie continentale et le monde méditerranéen et égéen, commande à tout Etat iranien de s'étendre, d'un côté jusqu'à l'Indus, et de l'autre jusqu'à la Méditerranée et l'Egée. Or, au moment où surgit la monarchie sassânide, avec ses tendances nationalistes et impérialistes, elle se trouve enserrée entre l'Empire romain, à l'Ouest, et celui des Kouchans, à l'Est. Ces deux Empires constituent, pour la nouvelle et ambitieuse dynastie sassânide, une menace politique et une gêne économique.

Ardéshir se décide à frapper tout d'abord l'ennemi héréditaire, le Romain de l'Ouest. Une guerre contre ce dernier est populaire en Iran. D'autre part, les désastres de Crassus et d'Antoine, les concessions d'Auguste, les succès des Parthes dans l'Orient romain, sont autant d'événements encourageants pour les ambitions expansionnistes du fondateur de la dynastie sassânide.

Reprenant la politique traditionnelle de ses prédécesseurs parthes, Ardéshir, dès le début de son règne, entreprend la guerre contre les Romains. Mais la riposte d'Alexandre Sévère, qui vint en personne se mettre à la tête de ses armées d'Orient, et la résistance que rencontrent les Perses en Mésopotamie romaine, obligent Ardéshir, après une campagne peu heureuse de deux années (231—233), à mettre fin à la guerre (p. 146). Revenant à la charge, en 236, il s'empare de Nisibe et de Harrân, mais des mouvements inquiétants, surgis à l'Est, l'amènent à arrêter provisoirement la guerre contre les Romains.

b. Ardéshir et les Kouchans

Comme jadis Cyrus, Ardéshir comprend qu'avant de s'engager à l'Ouest, il devra, au préalable, écarter le danger de l'Est, représenté maintenant par le puissant et riche Empire des Kouchans. Dans ce but, il commence à se préparer à une campagne asiatique; mais il meurt, en 241, laissant à son fils, Shahpur I, la tâche de l'exécution.

c. L'Empire des Kouchans (actuel Afghanistan)

Depuis la première moitié du premier siècle de notre ère, les Kouchans, rameau des tribus scythiques, occupent la région qui s'étend de Caboul jusqu'à la rive gauche de l'Indus. Profitant des difficultés des Parthes, en luttes continuelles avec les Romains, les Kouchans s'étendent vers l'Ouest et ferment, à l'Est, la route commerciale qui traverse l'isthme iranien. Rome chercha même à établir avec eux des contacts directs.

Mais les Kouchans étaient plutôt attirés par les richesses de l'Inde, qui, faible et morcelée, représentait une proie plus intéressante que les

régions désertiques de l'Iran oriental. Aussi, la frontière occidentale de l'Empire Kouchan était-elle à peu près stabilisée sur la ligne qui marque aujourd'hui la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan.

L'Empire Kouchan représentait donc, contre la monarchie sassânide, sinon un danger d'invasion, tout au moins un élément efficace de blocus. Une coalition entre Kouchans et Romains étoufferait économiquement la monarchie iranienne, enserrée entre ces deux grands blocs. Les Parthes, en conflit permanent avec Rome et affaiblis par leurs luttes intestines, avaient toujours hésité à attaquer les Kouchans, par crainte d'être amenés à faire la guerre sur deux fronts.

d. Shahpur I et sa politique impériale

Ambitieux et actif, *Shahpur I* (241-270), que les Romains ont appelé Sapor, rêve, comme son père, de restaurer l'ancien Empire achéménide. Coincé entre les Kouchans et les Romains, et menacé par les Nomades du Nord qui battent les passes du Caucase, il cherchera à réduire successivement ces trois dangers. Suivant le conseil d'Ardéshir et l'exemple de son lointain prédécesseur Cyrus, c'est vers l'Est qu'il porte tout d'abord son effort.

e. Conquête de l'Empire des Kouchans (241)

Une campagne heureuse permet à *Shahpur I* de s'emparer de la capitale des Kouchans et de pousser jusqu'à la vallée de l'Indus qu'il occupe. Considérablement réduit, l'ancien territoire Kouchan est placé sous une nouvelle dynastie, qui reconnaît la suzeraineté perse (241).

f. Shahpur I et Rome, guerre et entente (241-244)

Ayant réglé la question orientale, *Shahpur I*, répétant l'aventure entreprise, dix ans plus tôt (231), par son père, envahit la Mésopotamie romaine et s'avance jusqu'à Antioche (241). L'empereur Gordien III et son préfet du prétoire Timésithée, venus en personne de Rome, reprennent Antioche, Carrhes, Nisibe et réinstallent à Edesse le roi de l'Osrohène, Abgar IX, vassal de Rome (243). Mais Gordien est tué, à l'instigation de Philippe l'Arabe qui le remplace. Impatient de rentrer à Rome, Philippe s'empresse de conclure la paix en abandonnant aux Perses la Mésopotamie et l'Arménie (244). Le roi de l'Osrohène se retire à Rome (p. 147-148).

g. Shahpur I et sa nouvelle religion impériale. Le manichéisme ou religion de Mani (242)

Esprit large et puissant, *Shahpur I*, désireux de réaliser l'unité morale des

peuples de son vaste Empire, protège *Manès* ou *Mani* (215-276), créateur d'une religion universelle dont les idées sont puisées dans le zoroastrisme, le christianisme et le bouddhisme. Pour unifier toutes les forces nationales iraniennes dans sa lutte contre Rome et réduire la résistance des peuples de l'Orient méditerranéen qu'il projette de soumettre à son autorité, Shahpur I croit trouver, dans la doctrine de Manès, les éléments d'une religion à la fois nationale, impériale et universelle. Situé à un carrefour d'idées iraniennes, chrétiennes et bouddhiques, l'Empire perse sassânide serait plus accueillant à une religion synthétique qui, plus ouverte que le mazdéisme, concilierait toutes ces tendances.

Dès son avènement (241), Shahpur I s'intéresse à Mani, dont il fait son compagnon. C'est au couronnement du monarque que ce dernier commence, pour la première fois, à prêcher en public. Shahpur I le laisse exercer librement son apostolat et faire des prosélytes. Dans la pensée du roi, cette nouvelle religion iranienne, créée et propagée par un Iranien et qui, grâce à son caractère synthétique, s'adaptait aux exigences politiques du moment, pouvait lutter avantageusement contre l'envahissement du christianisme méditerranéen, unifier les forces spirituelles de l'Empire perse, servir la politique sassânide et consolider la dynastie.

h. Echec de la réforme manichéenne

En dépit de la protection royale, la doctrine de Mani, comme toutes les réformes prématurées et imposées par les politiciens, est mal accueillie dans le pays qui l'a vu naître. Combattue par les autres grandes religions, et notamment par le clergé zoroastrien tout-puissant, et repoussée par l'Eglise chrétienne de Perse, elle sera, après la mort de Shahpur I, persécutée sous son fils et successeur Orzmad I (273). En 276, sous Bahrâm I, fils et second successeur de Shahpur, Mâni lui-même, vaincu d'hérésie, sera arrêté, écorché vif et décapité. Etouffée en Iran, la religion manichéenne franchira les frontières de son pays d'origine et se répandra, vers l'Est, jusqu'en Turkestan et Haute Mongolie, et, vers l'Occident, jusqu'en Afrique et en Europe.

«Si les rois de Perse avaient continué à favoriser la nouvelle religion au lieu de la combattre, il est certain, qu'étant donné l'expansion merveilleuse de celle-ci à travers l'ancien continent, cela aurait donné au successeur de Cyrus et de Darius l'hégémonie politique de l'Asie. Néanmoins, la cause du manichéisme servit celle de l'Iran et aida à la pénétration des idées et de la civilisation iraniennes jusque sur les hauts plateaux qui avoisinent le désert de Gobi.»⁵

D'autre part, «destiné à servir de trait d'union entre le christianisme et

⁵ Huart et Delaporte, *L'Iran antique, Elam et Perse*, p. 345.

le zoroastrisme, entre le monde romain et le monde sassanide, il (le manichéisme) était des deux côtés récusé comme hérétique. Rome et l'Iran restaient en présence».⁶

3. Désagrégation de l'Empire romain.

Grande victoire perse. Entrée en scène de Palmyre.

De la mort de Philippe l'Arabe (249) à l'avènement d'Aurélien (270), la crise politique et l'anarchie militaire sont à leur comble dans l'Empire romain. Les empereurs ne font que passer sur le trône. Les invasions se précipitent et les usurpations se multiplient. La ruine économique s'étend et des empires régionaux se constituent en Occident et en Orient.

a. L'empereur Dèce et la persécution contre les Chrétiens (249-251)

Au cours de ses deux ans de règne, *Dèce* ou *Décus* (249-251), successeur de Philippe l'Arabe, s'occupe de deux grandes questions: le problème chrétien et celui des Barbares Goths.

Avec Dèce commence, pour le christianisme, une nouvelle période. Jusqu'alors, les persécutions contre les Chrétiens se faisaient par des rescrits, c'est-à-dire des instructions visant des décisions d'espèce ou des cas isolés. A partir de Dèce, c'est la persécution par édits, ayant une portée générale.

Imbu de sentiments conservateurs et traditionalistes, Dèce considère la participation, au culte, des dieux romains et de la divinité impériale, comme une manifestation nécessaire de loyalisme. L'abstention des Chrétiens ne pouvait plus être tolérée. Considérant la religion chrétienne comme un danger pour l'Empire, il prescrit de rechercher les Chrétiens et de les contraindre, par les tourments, à abjurer leur foi. De là une persécution générale, dont l'effet provoqua de nombreuses apostasies, mais excita aussi, chez ceux qui étaient résolus à persévérer, une exaltation aspirant au martyre.

«La persécution de Dèce fut très courte, mais très violente. Elle entraîna des exécutions nombreuses et des défections plus nombreuses encore . . . L'une des premières victimes de la persécution fut le pape Fabien, martyrisé le 21 janvier 250 . . . En Asie, Origène fut arrêté à Césarée de Palestine et retenu en prison jusqu'à la fin de la persécution; les épreuves qui lui avaient été infligées contribuèrent à hâter sa mort, qui eut lieu trois ans plus tard à Tyr. Deux évêques, Alexandre de Jérusalem et Babylas d'Antioche, moururent en prison; un troisième, Achatius, survécut à sa captivité . . . Denys, évêque d'Alexandrie, . . . le plus célèbre des disciples

⁶ Grousset, *L'Empire du Levant*, p. 65.

d'Origène, . . . réussit à échapper aux agents du préfet Sabinus et à se réfugier dans le désert de Libye . . . Devant les menaces, les apostasies (en Egypte) se multiplièrent, surtout parmi les fonctionnaires et les riches.»⁷

L'invasion des Goths, qui absorba toute l'activité et l'attention de Dèce, l'obligea à mettre fin à ces persécutions. En 251, au cours d'une campagne contre ces Barbares, Dèce est tué avec son fils; c'est le premier empereur romain qui meurt en combattant l'ennemi.

b. Anarchie militaire et invasions étrangères. Les Perses à Antioche

Gallus (251-253), qui remplace Dèce, est renversé par *Emilianus* (253), lequel est tué par ses propres soldats (253). *Valérien* (253-260), de vieille famille sénatoriale, est proclamé empereur par les troupes danubiennes. La situation de l'Empire est lamentable. Les Francs, les Alamans, les Goths, se ruent sur le territoire romain. Les Perses pénètrent en Syrie et s'emparent d'Antioche. Une épidémie de peste, qui fait ravage, dépeuple des provinces entières. L'Empire est sur le point de s'effondrer.

«Valérien ne se sentit pas la force de s'opposer seul à cet écroulement universel, et il introduisit une réforme qui allait provoquer le fractionnement de l'empire, ainsi que l'irréparable déchéance de l'ancienne civilisation. Il nomma Auguste son fils P. Licinius Egnacius Gallien (263-268) et lui assigna les provinces de l'Occident, en gardant pour lui celles de l'Orient. La grande oeuvre de Rome, l'unité de l'Orient et de l'Occident, était ébranlée. Mais cette mesure ne servit à rien.»⁸

c. Valérien et la persécution contre les Chrétiens

Gallus avait continué la persécution commencée par Dèce. Valérien, d'abord indulgent pour les Chrétiens, finit par décréter contre eux des mesures plus précises et plus cruelles que celles de ses prédécesseurs. On explique ce changement d'attitude par des considérations d'ordre matériel: les biens confisqués procurent de nouvelles ressources au Trésor obéré. L'édit de Caracalla, accordant, en 212, le droit de cité romaine aux ressortissants de l'Empire, avait eu le même mobile (p. 139).

Le nombre des Chrétiens est déjà très élevé; il y en avait beaucoup dans les hautes classes et même à la cour. Un édit de 259 vise les évêques, prêtres et diacres qui devront être exécutés, et les sénateurs et chevaliers qui subiront la dégradation, la confiscation de leurs biens et la mort, s'ils persistent dans leur foi. Dans tous les cas, la confiscation est la peine principale.

⁷ Besnier, *op. cit.*, p. 162, 163, 164.

⁸ Ferrero, *op. cit.*, p. 273, 274.

A Rome, le pape Sixte II est mis à mort, avec quatre de ses diacres. Les persécutions s'étendent à l'Asie, la Palestine, l'Égypte, l'Afrique, la Gaule, et se prolongent jusqu'à la chute de Valérien.

d. Désagrégation de l'Empire romain. Autonomie de l'Occident

« De toutes parts, l'Empire se disloque. Le système des pronunciamentos se généralise; chaque armée, chaque province veut avoir son empereur; tous les chefs militaires prennent la pourpre. C'est l'époque qu'on désigne par l'appellation caractéristique des Trente Tyrans. » Les populations, livrées à elles-mêmes, pourvoient à leur propre salut; chaque province a son empereur, qui est celui de l'armée en garnison. Des tendances séparatistes se manifestent aux deux extrémités de l'Empire. Postume, acclamé empereur par les légions de la Gaule (260), réussit à fonder un véritable empire gallo-ibérique, qui dura jusqu'en 267.

e. Les Arabes et Palmyre se redressent dans le Désert syrien

Tandis que l'Occident se démembre, en Orient, la cité de Palmyre, jouant entre la Perse agressive et la Syrie sans défense, commence son ascension politique, au milieu du Désert syro-mésopotamien, et s'apprête à entrer sur la scène de la grande histoire (p. 72-73).

Le désarroi administratif et les troubles de l'époque avaient favorisé l'avance des tribus du Désert et leur infiltration parmi les populations sédentaires. Comme vers la fin de la domination gréco-séleucide, les Nomades du désert de Syrie s'introduisent dans les campagnes et même dans les villes frontalières (II, p. 407). Les Arabes Ghassânides, dans l'Est syrien, et leurs frères Lakhmides, à l'Ouest de l'Euphrate, qui, dès 200, nomadisent dans leur secteurs respectifs, commencent à prendre de l'importance.

Tandis que les Lakhmides de l'Euphrate avaient déjà fondé le royaume de Hira, qui évolue dans le sillage de la Perse, les cheikhs Ghassânides ou chefs des tribus arabes de Syrie sont accueillis par les Romains, qui les emploient pour la défense des frontières syro-romaines. Ils seront classés, dans l'administration romaine, sous les noms de *phylarques* et d'*exarques*, organisés militairement et contrôlés par les gouverneurs des provinces. Une autre famille de cheikhs arabes, qui domine et protège Palmyre, jouera bientôt un rôle mouvementé dans les destinées du monde oriental.

f. Grande victoire perse: désastre de Valérien (260)

Poursuivant méthodiquement ses plans de conquête, Shahpur I, qui domine l'Arménie depuis 252, envahit, en 256, la Mésopotamie, enlève les places fortes de Nisibe et de Carrhes et prend Antioche, où un Grec de

cette ville, qui avait aidé à l'avance des Perses, est établi par Shahpur avec le titre d'Auguste (256).

Valérien accourt en Orient; à son approche, les Perses évacuent Antioche et se retirent sur Edesse, autour de laquelle une rude bataille s'engage. Une grande victoire fait tomber entre les mains de Shahpur l'empereur Valérien et 70.000 légionnaires romains, qui sont envoyés en Iran (260). La captivité de Valérien, le premier empereur romain tombé aux mains de l'ennemi, fait subir au prestige du nom romain une grave atteinte en Orient. Valérien mourra en captivité; quant aux prisonniers, ils seront internés dans un camp en Susiane et employés à la construction d'une digue gigantesque destinée à servir aux irrigations et dont les vestiges sont, en partie, encore utilisés de nos jours.

g. Entrée en scène de Palmyre

Exploitant sa victoire, Shahpur rentre dans Antioche, ravage la Syrie et la Cappadoce et s'avance jusqu'en Cilicie. Mais en retournant dans ses Etats, il est surpris et battu, au passage de l'Euphrate, par Odeinat II, prince arabe de Palmyre et époux de la célèbre Zénobie (260). Gonflé par ce succès, Odeinat, qui, depuis 258, avait reçu de Rome les titres de sénateur, de consul et d'exarque ou «chef de Palmyre», prend lui-même le titre de roi (260).

Ainsi, les échecs subis par Rome, à l'Est et à l'Ouest, provoquent la naissance, aux frontières de l'Empire romain, de deux Etats pratiquement indépendants: le royaume de Palmyre, à l'Est, et l'empire des Gaules, à l'Ouest. L'heure du morcellement et des autonomies régionales commence pour l'Empire romain universel.

IV. Ascension du royaume de Palmyre. L'Empire oriental de Zénobie

Tandis que l'Empire des Gaules, né à la suite des échecs subis par Rome en Occident, n'est qu'un empire romain régional, le royaume de Palmyre, surgi à la suite des défaites romaines en Orient, est dirigé par des chefs indigènes et prend un caractère nettement national.

1. *Palmyre entre Romains et Perses*

Oasis au milieu du haut désert syrien, séparée de la Syrie et de la Mésopotamie par de vastes solitudes, située au croisement des voies de caravanes, Palmyre, à partir de 260, jouera, entre les Romains et les Perses, lancés les uns contre les autres dans une lutte qui s'intensifie de plus en plus, un rôle capital, mais essentiellement éphémère.

Encouragés par les défaites que les Perses venaient d'infliger à leurs protecteurs romains, gonflés, d'autre part, par leur prodigieuse victoire contre le puissant Shahpur, les Palmyriens, vers 260, croient le moment venu de se libérer d'une tutelle qui, quoique bienfaisante, commence à leur peser. Prenant conscience du rôle politique qu'ils pourraient jouer entre les deux grandes puissances rivales, et protégés par le désert qui est leur élément, les princes de Palmyre songent à fonder un Etat indépendant et à s'imposer, comme arbitres, entre la Perse et Rome. Ce projet ambitieux et hardi les amènera à la formation de l'empire oriental de Zénobie, qui sera brutalement détruit, en 272, par la puissance romaine redressée.

a. *Race et langue*

De souche sémitique, les Palmyriens sont, à cette époque, un mélange d'Amorréens, d'Araméens et d'Arabes nomades ou à demi fixés. La langue palmyrienne, à l'époque romaine, est le dialecte araméen parlé en Syrie; elle se rattache étroitement à l'araméen de Transjordanie ou dialecte nabatéen. On n'a relevé, dans les textes palmyriens retrouvés, qu'une dizaine de termes arabes. Par contre, les termes grecs sont plus abondants, surtout dans le langage administratif et architectural. Les Palmyriens portaient généralement deux noms: l'un, indigène et sémitique, et l'autre, grec. Les vocables militaires sont latins (p. 72-73).

«L'emploi de la langue hellénique était usuel (à Palmyre). Bien plus, elle était considérée, au même titre que l'araméen, comme idiome officiel: les inscriptions, non seulement privées, mais publiques, sont rédigées la plupart du temps dans ces deux langues.»¹

L'écriture palmyrienne dérive de l'écriture araméenne; elle présente des ressemblances avec celle des manuscrits trouvés près de la Mer Morte, en 1947 de notre ère. Comme l'écriture phénicienne, dont toutes ces écritures dérivent, celle de Palmyre n'a pas de voyelles.

2. Palmyre jusqu'à 260

Dues à sa situation entre deux grands Empires en perpétuel conflit, la brillante fortune de Palmyre, sa puissance et sa grandeur n'ont duré qu'un quart de siècle environ (250–272). Avant cette courte période, le site palmyrien couvre de longs siècles d'obscurité; après, ce sont des ruines grandioses dans un paysage immense et désolé.

a. Palmyre jusqu'à la mort d'Auguste

Nous avons vu que Palmyre, simplement mentionnée dans des inscriptions mésopotamiennes de 2000 et de 1100 et dans la Bible, n'est entrée dans l'histoire qu'après l'expansion romaine en Orient. Au temps de Pompée et d'Antoine (64 et 37), cette ville-oasis, entrepôt commercial, jouissait d'une certaine indépendance (p. 72–73).

L'Empire romain, qui étendra la paix jusqu'au désert, assura, dans cette zone, la sécurité des échanges. L'activité des caravanes connut un grand développement. Auguste accorda à Palmyre quelques libertés et privilèges, qui lui donnèrent un air d'autonomie (p. 73–74).

b. Au premier siècle de notre ère

C'est à partir de l'empereur Tibère (14–37), que Palmyre apparaît comme tributaire de Rome. Les inscriptions retrouvées attestent que les légats impériaux de Syrie y réglementent les impôts et les droits d'octroi. Au temps de Vespasien (69–79), l'entretien des pistes Palmyre-Euphrate, Palmyre-Emèse et Palmyre-Damas, est assuré par les légats romains (p. 110). On pense même qu'une garnison romaine, ajoutée à la milice indigène, protégeait la ville contre les incursions des cavaliers parthes. La milice palmyrienne était composée, en partie, d'un contingent d'archers montés à cheval ou à chameau (ancêtres des méharistes modernes). Bien que, dès l'époque de Vespasien, les Romains aient employé les archers palmyriens.

¹ G. Février, cité par Champdor, *Palmyre*, p. 77, en note.

c'est seulement sous Trajan (98-117) que des unités palmyriennes régulières sont constituées et incorporées à l'armée romaine.

Il faut croire que, dès Trajan, Palmyre, à l'exemple de la Nabatéenne contemporaine, est annexée à la province de Syrie. Sous la direction d'un haut fonctionnaire romain (*le préposé de Palmyre*), qui prenait les décisions importantes, les tribus palmyriennes jouaient un rôle actif dans la vie de la cité, par l'intermédiaire d'un organisme collectif, l'*Assemblée des Tadmoréens*, présidée par un chef indigène. Cette Assemblée, mentionnée dans des inscriptions de 25 et de 51 ap. J.-C., est devenue, après 75, le sénat de Palmyre, simple conseil municipal fonctionnant sous la direction du fonctionnaire romain.

La transformation du royaume nabatéen en province romaine militairement administrée (106) et le déplacement vers le nord des routes désertiques qui aboutissaient à Pétra ruinèrent cette dernière au profit de Palmyre, dont le rôle et l'activité commerciale furent décuplés (p. 113-114).

«Dès le premier siècle, le commerce palmyrénien avait enrichi la cité, et les vieux sanctuaires de l'époque hellénistique, comme celui de Bêl, furent reconstruits avec des proportions imposantes et dans le style romain. Les monuments funéraires se multiplient: c'est l'époque des tombeaux en forme de haute tour, qui donnent aux ruines de Palmyre un aspect si particulier... La religion restait traditionnelle, avec un panthéon encombré de dieux locaux ou importés.»²

c. *Au temps de l'empereur Hadrien (117-138)*

En 129, l'empereur Hadrien, qui visita Palmyre, en fit une «ville libre» dans le cadre de l'Empire. A cette occasion, la ville changea de nom (p. 123). De même que Hadrien avait changé le nom de Jérusalem en celui d'Aélia Capitolina, et que Pétra, en Arabie, prit, en l'honneur de cet empereur, le nom d'Adrianépétra, Palmyre, pour lui manifester sa reconnaissance, sera *Hadriana Tadmor* et *Hadrianos Palmyrenos*. Les impôts sont désormais établis par le sénat local et directement perçus par la ville; mais un fonctionnaire impérial surveille la gestion financière. Ce fonctionnaire, appelé *curateur*, était le commandant d'armes de la place.

Les Palmyriens fournissent à Rome des archers, qui, mêlés aux troupes auxiliaires de l'Empire ou constitués en unités régulières, combattent glorieusement, avec les légions romaines, sur toutes les frontières: sur le Danube, comme aux confins du Sahara africain.

«Par l'armée, et aussi par le commerce, Palmyre entrait dans la grande communauté du monde romain. Ces contacts ne pouvaient manquer de modifier profondément les mœurs et les croyances. Nous verrons que le

² J. Starcky, *Palmyre*, p. 37.

costume occidental se substitue au costume local. La religion elle-même participe à ce grand courant de spiritualisme qui traverse le monde méditerranéen. A Palmyre, il prend une forme bien précise: c'est l'époque où l'on commence à ériger des autels «à Celui dont le nom est béni à jamais». Ces dédicaces, du moins lorsqu'elles sont rédigées en palmyrénien, ne donnent pas de nom à la divinité.³

d. *Au temps des empereurs orientaux (193—249)*

Sous les empereurs africains et orientaux, les Palmyriens furent encore l'objet de marques de faveur. Septime Sévère, en 195, rattacha Palmyre à la province de la Syrie Phénicienne, dont Homs (Emèse), ville natale de l'impératrice Julia Domna, devint la capitale (p. 137). Des statues en l'honneur de la famille impériale furent érigées par les Palmyriens.

L'empereur Caracalla, fils de Septime Sévère et de Julia Domna, qui avait accordé, en 212, le droit de cité romaine à tous les sujets libres de l'Empire, confère à Palmyre le rang de colonie romaine, et l'exempte, ainsi qu'Emèse, de l'impôt foncier. En signe de reconnaissance, les Palmyriens, qui ajoutèrent à leur nom, comme tous les citoyens de l'Empire, le gentilice de Caracalla, le firent précéder du nom de *Julius*, en l'honneur de Julia Domna.

En 232, lorsqu'Alexandre Sévère, à la tête d'une puissante armée, se rendit en Orient pour combattre les Perses (p. 146), il établit à Palmyre son quartier général. Les Palmyriens reçurent, avec de grandes manifestations, cet empereur syro-romain, originaire de la ville voisine d'Emèse. Ils guidèrent les légions à travers le désert et leur permirent d'atteindre aisément Doura-Europos, sur l'Euphrate, où la vingtième cohorte d'archers palmyriens, qui y tenait garnison, grossit le corps expéditionnaire romain. Cette campagne donna aux Palmyriens l'occasion de s'enrichir davantage, en fournissant à l'armée romaine tout ce dont elle avait besoin.

Sous le règne des Sévères (193—235), les monuments, comme les constructions et les Colonnades, commencent à embellir la ville en lui donnant l'aspect d'une riche métropole.

«Le courant de syncrétisme, que nous avons signalé pour l'époque des Antonins, s'accroît encore à l'époque des Sévères, et à Palmyre, les autels «au dieu non-nommé» se multiplient au point que nous en suivons l'offrande, année par année. On sait qu'à la même époque, avec les grands juristes de l'école de Béryte (Beyrouth), le droit prenait un caractère universel, et qu'un sens plus aigu de la solidarité humaine trouvait son expression dans des institutions sociales qui annoncent déjà les nôtres»⁴

³ Starcky, *op. cit.*, p. 47.

⁴ Starcky, *op. cit.*, p. 52.

e. *La dynastie indigène des Hāiran (200-272)*

Les chefs ou princes de Palmyre, vers 200, sont, d'après leurs noms, d'origine arabe. Le premier d'entre eux dont on connaisse le nom s'appelait «Hāiran» ou Hāiranès, fils de Wahballat, fils de Nasôr. Chef des tribus nomades de la région environnante, il s'était enrichi en protégeant les caravanes, les commerçants et les voyageurs qui traversent le désert syro-mésopotamien. Nommé stratège de Palmyre au temps de la guerre parthique de 199, il seconda si bien Septime Sévère, par sa connaissance des lieux et des pistes et par les approvisionnements qu'il envoya aux légions romaines, que l'empereur lui conféra, avec le droit de cité romaine, celui de prendre le prénom de Septime (p. 137), qui deviendra dès lors le gentilice de la famille (199).

Septimus Odeinat I, fils de Hāiran, ami et conseiller de Philippe l'Arabe (244-249) pour les affaires orientales, est nommé par cet empereur à la dignité de sénateur romain. Accusé de rechercher l'alliance des Perses et de fomenter une révolte en Syrie, il aurait été mis à mort sur l'ordre de Rufius, légat impérial de Syrie (250).

Septimus Hāiran (250-258), fils d'Odeinat I, porte, comme son père, le titre de sénateur, auquel il ajoute, suivant une inscription bilingue de 251, celui d'exarque des Palmyriens; le texte araméen traduit le mot «exarque» par l'expression «rash Tadmor», ou chef de Palmyre. L'ancienne «ville libre», grâce à l'anarchie militaire qui règne dans l'Empire, est devenue une sorte de principauté vassale de Rome, sous l'autorité de Hāiran.

3. *Odeinat II, roi de Palmyre (260-266)*

a. *Odeinat II, seigneur de Palmyre et gouverneur de la province romaine de Syrie (258-260)*

Septimus Odeinat II (258-266), fils ou frère de Hāiran, est nommé par l'empereur Valérien (253-260) gouverneur de la province romaine de Syrie-Phénicie (capitale Emèse), dont relevait Palmyre. Le titre de «chef de Palmyre», porté par son père Hāiran, est remplacé par le titre grec «despote», traduit en araméen par *seigneur* de Palmyre. La principauté tend à se transformer en royaume.

Septimus Odeinat II est une belle figure de grand chef du désert syro-arabique. C'est à lui que Palmyre dut son subit et prodigieux essor politique. Intelligent et ambitieux, possédant de brillantes qualités militaires, connaissant toutes les pistes du Désert de Syrie, il était le chef arabe dans toute sa force et sa beauté. Arabe romanisé, il a pris rang dans la hiérarchie impériale. En 258, il a, en plus du titre de *sénateur*, ceux de *consul*

et de *seigneur de Palmyre*. Sa femme, *Zénobie* (Bat-Zabbaï, forme sémitique), est la fille de l'un des principaux magistrats de Palmyre.

b. Odeinat II vainqueur de Shahpur I (260)

La puissance romaine craquant de tous côtés, Odeinat rêva de faire de Palmyre une puissance politique. En 260, à la suite de la marche victorieuse du roi de Perse Shahpur jusqu'à Antioche et de la capture de l'empereur Valérien (p. 159–160), il manœuvra si habilement qu'il réussit à se pousser au premier plan.

Encouragé par les Romains battus et humiliés, dédaigné par les Perses victorieux auxquels il aurait fait des avances, Odeinat coupe la retraite à Shahpur, le bat et le rejette derrière l'Euphrate (p. 160). La puissance du roi de Perse est temporairement brisée par cette tempête arabe soufflant du désert syro-arabique (260).

Moins de quatre siècles plus tard, entre 632 et 642, une tempête arabe plus violente, soufflant du même désert, expulsera les Gréco-Romains de Syrie et d'Égypte, détruira l'Empire des Perses Sassânides et édifiera, sur les décombres des uns et des autres, l'Empire arabe des Califes.

c. Odeinat II, roi de Palmyre (260)

Après ce succès qui l'enivre, Odeinat prend le titre de roi. L'empereur Gallien (260–268), trop préoccupé ailleurs, s'incline devant le fait; bien plus, espérant attacher à sa cause un allié aussi précieux, l'empereur le comble de titres et d'honneurs; il lui confie même des missions de confiance. «Il n'est pas impossible aussi qu'Odeinat ait cherché à constituer à son profit, entre l'empire des Perses et celui des Romains, une sorte d'Etat-tampon, dont l'Euphrate eût été l'artère vitale» (G. Février).

d. Odeinat II, duc romain et commandant militaire de la Syrie

La danse des prétendants au trône impérial n'était pas encore terminée en Orient. En 261, Macrien, un général de Valérien né en Égypte, fait proclamer empereurs ses deux fils: Macrien le Jeune et Quiétus, qui sont reconnus par l'Égypte, la Syrie et l'Asie Mineure. Passant en Occident, Macrien et son fils aîné, Macrien le Jeune, sont tués en Illyrie. Quiétus, second fils de Macrien, empereur pour l'Orient, se réfugie dans Emèse (Homs) (262).

Odeinat offre à Gallien de marcher contre Quiétus. L'empereur, qui accepte son aide avec empressement, lui accorde, en plus des titres que le Palmyrien possédait déjà, celui de *duc romain*, qui fait de lui un général des troupes impériales en Orient. Ce nouveau titre permet au roi de Palmyre d'exercer un grand commandement militaire, depuis les frontières

de l'Égypte jusqu'à l'Asie Mineure. Mais l'administration civile de ce vaste territoire reste confiée aux légats de Gallien (262).

e. Odeinat II, délégué de l'empereur dans l'Orient romain

Au nom de Gallien, Odeinat attaque Homs, centre des insurgés. Quiétus périt dans la bataille (262). La Mésopotamie est reconquise et Ctésiphon, capitale des Perses, est atteinte (entre 262 et 266).

Par cette victoire, l'unité de l'Empire est rétablie; l'Orient rentre dans l'orbite de Rome et les frontières romaines du temps de Septime Sévère sont recouvrées. Les ateliers d'Antioche et d'Alexandrie frappent monnaie au nom de l'empereur. Le royaume de Palmyre, agrandi, reste vassal; mais Odeinat, couvert de gloire et d'honneurs, reçoit de Gallien le titre d'empereur et celui de «correcteur de tout l'Orient». Ce dernier titre fait du roi de Palmyre le délégué de l'empereur dans l'Orient romain. On prétend même qu'Odeinat reçut aussi le titre d'Auguste et qu'il fut reconnu par Gallien comme son collègue pour l'Orient.

«Il est très probable qu'à la fin de sa vie, vers 265, Odénath reçut encore d'autres titres, non pas celui d'*Augustus*, comme le prétend à tort le biographe de Gallien, . . . mais celui . . . d'*imperator*, viager et non plus temporaire et révocable comme celui de *dux*; conjointement avec son fils Hérodes, qui était ainsi désigné pour lui succéder dans toutes ses fonctions et dignités, et aussi celui de . . . *corrector totius Orientis*. Ainsi l'empereur de Rome investissait le roi de Palmyre d'une dignité qui était accordée en Italie à de hauts fonctionnaires chargés de la réorganisation administrative de la péninsule et qui faisait désormais d'Odénath son délégué en Orient au point de vue civil, comme la dignité de *dux*, faisait de lui son représentant au point de vue militaire. Grâce à Odénath, Gallien avait vu la situation de l'Empire sur l'Euphrate se rétablir. Grâce à Gallien, Odénath, tout en restant vassal de Rome, accroissait singulièrement la puissance de sa patrie et son propre prestige. A tous deux l'alliance était avantageuse.»⁵

f. Politique religieuse d'Odeinat II

Tranquille du côté extérieur, Odeinat peut se consacrer désormais aux problèmes de politique intérieure, notamment la question religieuse et l'ordre. A cette époque, en effet, les progrès du christianisme menacent beaucoup d'intérêts. Damas, Césarée, Antioche et les autres villes syriennes voient avec beaucoup d'inquiétude la propagation de la religion nouvelle, si préjudiciable aux croyances païennes. Les temples sacrés d'Ephèse et de Baalbek, les adorateurs d'Aphrodite sur le mont Liban (à Afka), ceux

⁵ Beasner, *op. cit.*, p. 216, 217.

d'Adonis à Byblos, voient dans la religion nouvelle une concurrente, dont l'expansion ruinerait l'opulente hiérarchie des prêtres et des prêtresses et diminuerait l'autorité qu'ils avaient acquise.

Entouré de magistrats et de rhéteurs imbus de la philosophie platonicienne des écoles d'Athènes et d'Alexandrie, Odeinat, tolérant comme tous ceux de sa race, fait respecter toutes les croyances, excluant le fanatisme des discussions théologiques. Il apaise les préoccupations matérielles des prêtres et des prêtresses, qui s'enrichissaient par les offrandes faites aux divinités des temples. Grâce à Odeinat, les chrétiens, qui étaient persécutés par les autorités romaines, purent, sous la domination du roi arabe de Palmyre, édifier leurs églises et se livrer librement à leur culte.

g. Mort d'Odeinat II. Avènement de Zénobie (267)

En 267, une invasion de Barbares, déferlant en Asie Mineure, pénètre en Cappadoce. Tandis qu'Odeinat monte à leur rencontre, il est assassiné, en même temps que son fils aîné Hérodes, par son cousin Manius (267). Celui-ci aurait agi à l'instigation probable de la reine Zénobie, qui voulait assurer le trône à son fils Wahballat, au détriment d'Hérodes, fils aîné, né d'une première épouse.

La disparition brutale d'Odeinat fut une perte pour Rome, à laquelle il était loyalement dévoué. « Il fallait que Dieu fût bien irrité contre l'empire romain, écrit l'Histoire Auguste, puisque, Valérien disparu, il n'épargna pas Odeinat. Il n'y a pas de doute que ce prince, aidé de Zénobie, n'eût restauré toutes les parties de la terre, lui qui avait déjà remis l'Orient en ordre. »

Manius, meurtrier et successeur d'Odeinat, est bientôt tué par les troupes. Son successeur Wahballat, fils d'Odeinat II et de Zénobie, est un enfant mineur. Prenant la régence en son nom, Zénobie exercera vigoureusement le pouvoir et portera la puissance palmyrienne à son apogée, puis à sa ruine définitive et totale.

4. Zénobie, reine de Palmyre (267-272)

C'est un fait curieux dans l'histoire du monde ancien que le rôle politique joué par les femmes orientales. Comme les déesses, les souveraines font recette. Pour n'en citer que les principales, rappelons Sémiramis de Babylone, la reine de Saba, Didon la Tyrienne qui fonda Carthage, Cléopâtre, Julia Domna, ses sœurs et ses nièces, et maintenant Zénobie. Leur initiative courageuse n'était pas sans danger; la plupart d'entre elles payèrent de leur vie leurs ambitions démesurées.

« A Rome, les mœurs, non la loi, leur avaient interdit (aux femmes)

longtemps la participation au pouvoir suprême. Mais depuis longtemps, elles y aspiraient, comme à un complément du titre d'Augusta.»⁶ «Et si plus tard brille, pendant quelque années à Rome, l'influence féminine, c'est quand l'empire échappe à la race épuisée des Romains, et que des hommes d'Asie, ceux qu'on a nommés les princes syriens, héritent du pouvoir des Augustes: avec eux s'implantent à Rome l'influence et le pouvoir des femmes: les Soémis, les Maesa, les Mammée, sont les véritables souveraines; en leur qualité d'Orientaux, Alexandre Sévère et Héliogabale sont menés par des femmes, grâce à leur jeunesse, par des mères et des aïeules.»⁷

C'est à tort que l'on a accusé l'islamisme d'avoir parqué la femme dans le harem. Sans compter les épouses et les filles du Prophète, nombre de femmes, dans les premiers temps de l'Islâm, jouèrent de grands rôles politiques. Ce ne fut que plus tard, sous l'influence des coutumes asiatiques, que la femme musulmane fut reléguée dans le cadre étroit des besognes domestiques. Rappelons que le port du voile est une coutume assyrienne, que l'Islâm hérita par l'intermédiaire des Perses (II, p. 242).

a. Wahballat, roi sous tutelle

Wahballat (267-273), fils d'Odeinat II et de Zénobie, ne semble pas avoir gouverné l'Etat palmyrien pendant la courte durée de son règne. Mineur ou incapable, il est remplacé dans ce rôle par sa mère Zénobie, qui exerce le pouvoir à titre de régente. Le nom de ce prince, *Wahb Allat*, est une expression sémito-arabe qui signifie: don d'*Allat*, divinité féminine des Arabes préislamiques de la péninsule. Son nom grec, *Athénodore*, «don d'Athénée», n'est qu'une traduction variée du nom sémitique: Allat est remplacée par Athénée.

b. La reine Zénobie (267-273)

Tandis que la famille régnante, les Haïranites, est sémito-araméenne, et plus probablement arabe étant donné les noms propres de ses membres (Haïran, Wahballat, Nasôr), Zénobie elle-même serait plutôt d'origine hellénique. Son père s'appelait Antiochus. La forme sémito-araméenne de son nom, *Bat-Zabbāi*, «fille de Zabbāi», n'a guère de rapport avec le nom grec ou grécisé de Zénobia. C'est elle, très vraisemblablement, que les historiens anciens citent souvent quand ils parlent d'une reine Zobba, «qui régnait sur la Mésopotamie et sur une partie de la Syrie». On a retrouvé sur une monnaie d'Antioche, frappée à l'effigie de Zénobie, la légende suivante: «*Septimia Zenobia Augusta*». Nous savons que le nom

⁶ G. Bloch, *op. cit.*, p. 174.

⁷ L. Double, *Les Césars de Palmyre*, cité par Champdor, *op. cit.*, p. 125.

de Septime est le gentilice des Haïranites depuis Septime Sévère, qui leur avait accordé cette faveur.

« D'origine arabe ou alexandrine (son père s'appelait Antiochus), *Bar-Zabbā*, la fille de Zabé, devenue *Septimia Zenobia*, prétendait descendre de Sémiramis et se faisait appeler « la nouvelle Cléopâtre ». L'Histoire Auguste vante sa beauté, sa valeur militaire — elle avait accompagné Odenath dans sa lutte contre Sapor et aimait à se montrer à cheval et en armes, — ses hautes qualités morales: gravité, clémence, esprit d'économie; très cultivée, elle s'entourait de lettrés et de philosophes, comme Longin; si elle ne parlait pas couramment le latin, elle savait le grec et l'égyptien; saint Athanase prétend qu'elle s'était convertie au judaïsme; en tout cas elle avait des sympathies pour les Juifs et fit restaurer à ses frais une synagogue d'Alexandrie; elle était en rapports aussi avec les chrétiens et son principal ministre fut l'évêque hérétique d'Antioche, Paul de Samosate. Dans l'exercice du pouvoir, elle fit preuve de beaucoup d'énergie et porta à son apogée la puissance de Palmyre. »⁶

Ambitieuse et autoritaire, Zénobie conduisit les affaires du gouvernement avec une énergie et une sûreté remarquables. Négligeant l'Assemblée de la ville ou Sénat de Palmyre, elle commande seule et elle est obéie. Ses soldats se croient invincibles parce qu'ils ont battu les Perses. Son conseiller, le rhéteur Longin, l'encourage à profiter du chaos de l'Empire romain pour étendre ses possessions territoriales et fonder un nouvel empire oriental.

« Les très rares images — plus ou moins conventionnelles — qu'on possède d'elle donnent l'impression d'une femme petite, mince, aux lèvres serrées . . . Son biographe nous dit qu'elle n'était rien moins que sensuelle: on est tenté de le croire. Un désir effréné du pouvoir était le seul ressort qui maintenait cette âme tendue. »⁷ Trébellius Pollion renchérit sur la chasteté de Zénobie et la sévérité de ses mœurs.

c. *Vassalité nominale vis-à-vis de Rome*

Dès son avènement (268), Zénobie, tutrice de son fils Wahballat, donna à celui-ci les titres de « roi des rois » et de « correcteur de tout l'Orient », que son père avait portés. L'empereur Gallien avait refusé d'accorder au nouveau prince palmyrien ces dignités qu'Odeinat II avait reçues à titre viager. Aussi, les relations entre Rome et Palmyre devinrent-elles un peu tendues. Sous prétexte de combattre les Perses, une armée romaine, aux effectifs insuffisants, est envoyée en Asie; les embarras de Gallien à Rome l'empêchent d'envoyer des forces supérieures. En une seule bataille, les

⁶ Besnier, *op. cit.*, p. 217, 218.

⁷ G. Février, cité par Champdor, *op. cit.*, p. 122, en note.

troupes romaines sont détruites par Zénobie. Mais l'incident n'eut pas de suites; l'entente tacite entre Rome et Palmyre persista et le *statu quo ante* fut maintenu. Antioche continua à dépendre de Palmyre; mais, sur les monnaies de l'atelier antiochien, figure toujours l'effigie de Gallien, symbole de la suzeraineté romaine.

En 268, Gallien est assassiné à Milan, et la valse des prétendants à l'Empire reprend son cours en Occident. Auréolus, meurtrier de Gallien, est tué, à son tour, et remplacé par *Claude le Gothique* (268-270). Profitant de cet état d'anarchie, Zénobie, qui s'intitule «illustriissime reine», donne à son fils, en plus des titres de roi et de correcteur, ceux de *consul, dux Romanorum et imperator*. Mais les titres de César et d'Auguste restent toujours réservés à l'empereur romain, ainsi que l'attestent les monnaies d'Antioche et d'Alexandrie jusqu'au milieu de 269.

5. Zénobie, souveraine du Proche-Orient. *Annexion de la Syrie, de l'Égypte et de l'Asie Mineure*

a. *Annexion de la Syrie (269)*

Les difficultés où se débattait Claude en Occident permirent à Zénobie d'agrandir son domaine. Vers la fin de 269, Antioche et la Syrie sont occupées par les Palmyriens, et les émissions de monnaie au nom de l'empereur romain sont arrêtées.

Au début de 270, l'empereur Claude meurt de la peste à Sirmium. Son frère Quintillus, désespérant de triompher de son rival, se donne la mort (270), et *Aurélien* prend le pouvoir (270-275).

b. *Zénobie, maîtresse de l'Égypte (270)*

Mettant à profit ces événements qui retiennent loin d'Orient les forces romaines, Zénobie, en quête de nouveaux marchés commerciaux, songe à fonder un vaste empire oriental. Reprenant vraisemblablement les plans ambitieux de Cléopâtre, dont elle prétend descendre, elle forme le dessein de grouper sous son sceptre l'Égypte et le Croissant Fertile. Elle avait déjà «noué des relations commerciales actives avec l'Abyssinie, l'Arabie, l'Inde. La voie de la Mer Rouge concurrençait celle de l'Euphrate. Avec l'Asie Mineure et la Syrie, les transactions n'étaient pas moins actives, soit par Pétra et le pays des Nabatéens, soit par la route côtière, soit par la mer.»¹⁸

La possession de la vallée du Nil lui donnerait le contrôle de la Mer Rouge et celui des transactions avec le Yémen, la Somalie, l'Égypte et les Indes, et couperait, au besoin, Rome, adversaire en perspective, de son

¹⁸ G. Février, cité par Champdor, *op. cit.*, p. 128.

principal centre de ravitaillement en céréales. Des Palmyriens, qui tiennent garnison ou commercent en Egypte, ainsi qu'un Egyptien acquis à la cause de Zénobie, préparent le terrain. Las de payer des impôts aux procurateurs romains, les Egyptiens, qui rêvent d'indépendance, accueilleront comme une libératrice la descendante des Ptolémées.

En 270, Zabdas, général de Zénobie, à la tête de 70.000 Palmyriens et Syriens, pénètre en Egypte et défait les troupes égypto-romaines. Accueilli avec enthousiasme par les Egyptiens, le conquérant ne s'attarde pas à Alexandrie. Après avoir confié la royauté de l'Egypte à Wabballat, fils de Zénobie, Zabdas quitte le pays en n'y laissant qu'une modeste garnison de 5.000 hommes.

c. *Annexion de l'Asie Mineure (270)*

Enivrée par cette riche conquête, Zénobie, franchissant un dernier pas, se proclame *Augusta* et donne le même titre à son fils. Et, sans attendre les contrecoups de sa conduite hardie, elle envoie Zabdas, le conquérant de l'Egypte, avec une puissante armée en Asie Mineure. Toute cette contrée, à l'exception de la Bithynie, reconnaît la suzeraineté palmyrienne (270).

Ainsi, tout l'Orient, depuis la Mer Noire et le Bosphore jusqu'à l'Ouest du Nil, échappe à la tutelle de Rome et reconnaît celle de Zénobie.

«Malgré ces audacieux empiétements, qui pouvaient donner à Zénobie la tentation de secouer la tutelle de Rome, Aurélien en 270 n'hésita pas à renouveler l'alliance conclue jadis avec Odénath... Vaballat obtint le droit de porter les mêmes titres que son père, et sur quelques monnaies apparaissent à la fois les deux images de l'empereur de Rome et du roi de Palmyre.»¹¹

d. *Emancipation effective de Zénobie*

L'attitude conciliante de Rome, occupée sur le Danube, n'était due qu'à son désir de gagner du temps. Mais l'empire oriental de Zénobie trouble la quiétude d'Aurélien. Le lien de vassalité, purement nominal, qui attache encore Palmyre à l'Empire, couvre en réalité une émancipation effective, qui se traduit dans les domaines politique et culturel. Cette émancipation du monde oriental offre, pour Rome, plus de dangers que celle du monde gaulois déjà latinisé.

«L'Etat palmyrien... avait sa civilisation propre, une civilisation hybride, mi-hellénique, mi-sémitique, qui ne s'était jamais fondue avec la latine. Les tendances séparatistes étaient anciennes dans ces pays et ne devaient pas abdiquer. Il y avait eu Mithridate, il y avait eu Antoine et Cléopâtre, il y aura Byzance. Sans doute, la coexistence de ces éléments

¹¹ Besnier, *op. cit.*, p. 218.

hétérogènes était une cause de faiblesse, mais si les Grecs, peu favorables aux Sémites, furent assez faciles à gagner, ces derniers en revanche formèrent un noyau solide, qui fut l'âme de la résistance.»¹²

Il faut reconnaître toutefois que Zénobie n'était pas antiromaine, ni hostile à la civilisation occidentale. Possédant parfaitement le grec, l'araméen et l'égyptien, mais parlant peu le latin, elle voulait que ses fils se perfectionnent aussi dans l'étude de l'idiome des Romains. «Ce zèle pour la langue latine . . . prouve que Zénobie n'avait pas agi par haine de Rome, comme aurait pu le faire un Sassanide; pour elle, Palmyre faisait partie de l'Empire; et elle avait tenté sa chance, comme tant d'autres citoyens de cet Empire, qu'ils fussent originaires d'Espagne, de Syrie ou d'Afrique.»¹³ L'exemple de ses voisins et compatriotes d'Emèse, qui avaient gouverné l'ensemble de l'Empire romain, la confirmait dans ses desseins.

e. Le milieu religieux à Palmyre

L'Etat de Palmyre et sa puissance militaire concrétisent les aspirations nationales et les tendances autonomistes du monde oriental. Avec Zénobie, la réaction politique de l'Orient sémitique est doublée d'une réaction parallèle dans les domaines religieux et spirituel. Mis en contact sur un terrain nouveau et dans un milieu politique et social essentiellement cosmopolite et libre de toute tradition, l'hellénisme et l'orientalisme vont essayer de fusionner, pour produire une culture religieuse mixte, un syncrétisme religieux conciliant toutes les religions existantes.

Le dieu sémitique *Shamash* (Soleil), d'origine babylonienne, occupe la première place à Palmyre. C'est à lui que les Palmyriens dédient le plus beau de leurs temples; son imposante statue de marbre et d'or se dresse au milieu du sanctuaire. Devant lui se tient *Azizou*, le dieu des guerres, de provenance arabe. «La forme même du nom (*Azizou*), la terminaison en *ou*, dénote une origine arabe, et non araméenne ou cananéenne. En fait, *Azizou* ne paraît se rencontrer que dans des régions ayant subi à quelque degré l'influence arabe: Emèse, la Nabatène, Palmyre.»¹⁴

Une autre divinité, apportée à Palmyre par les tribus arabes venues du plateau arabe, est la déesse *Allat*. Distincte de l'*Allatu* babylonienne, maîtresse du monde souterrain, l'*Allat* arabe, divinité féminine solaire qui s'oppose à la Lune, dieu masculin, forme avec celui-ci un couple divin représentant, pour les Arabes anciens, le principe vital. Dès le premier siècle de notre ère, soit près de six siècles avant l'*Allah* des Arabes de l'*Islâm*, l'*Allat* des Arabes préislamiques, apportée par des tribus du Centre

¹² G. Bloch, *op. cit.*, p. 190.

¹³ Starcky, *op. cit.*, p. 65, 66.

¹⁴ G. Février, cité par Champdor, *op. cit.*, p. 98, en note.

arabique, commença à se répandre et à recevoir un culte en Transjordanie, Palmyrène et Syrie. On doit rapprocher d'elle l'*Elat* phénicienne et punique, adorée à Sidon et en Phénicie.¹⁵

Enfin, dans ce milieu palmyrien essentiellement cosmopolite, le panthéon groupe des dieux de toutes les régions du Proche-Orient. Les dieux locaux sont grécisés et assimilés aux dieux grecs dont les attributions sont similaires. Quant au judaïsme et au christianisme, ils sont accueillis avec sympathie. Gréco-Syrienne ou Gréco-Egyptienne probablement chrétienne, ou plus probablement juive, mariée à un Arabe et gouvernant des Araméens, «Zénobie, comme tant d'autres au IIIe siècle, paraît avoir songé à faire triompher un large syncrétisme, absorbant et conciliant toutes les religions qui se disputaient les esprits.»¹⁶ «Ainsi la conquête pacifique de l'Orient gréco-romain par le monde sémitique ne s'accomplissait pas seulement dans le domaine politique, mais aussi dans le domaine spirituel.»¹⁷

f. Milieu intellectuel et culturel

Voulant ajouter aux gloires de la guerre et de la politique celle des lettres, Zénobie avait rédigé, en langue grecque, une histoire abrégée d'Asie et d'Egypte, dans laquelle elle établissait, pour sa famille, une origine royale, celle des Ptolémées d'Egypte.

Autour d'elle, deux grands intellectuels sont ses conseillers les plus écoutés: le philosophe et rhéteur Longin et le célèbre Paul de Samosate, archevêque hérétique d'Antioche. D'origine syrienne, au moins par sa mère, Longin, qui aurait poussé Zénobie à la révolte contre Rome, était très estimé à la cour palmyrienne. Auteur de plusieurs ouvrages célèbres de critique et d'histoire, sa charge officielle est celle de «professeur de littérature grecque» auprès de la reine. «On peut supposer que Zénobie utilisait Longin pour gagner à elle les milieux cultivés, les «intellectuels» de Syrie, de même que Paul de Samosate devait attirer à Palmyre les centres judéo-chrétiens.»¹⁸

Paul de Samosate était né à Samosate sur l'Euphrate, «où les influences indigènes se faisaient sentir plus fortement que sur le littoral hellénisé de la Syrie». Il était fonctionnaire à Antioche, chargé de la perception des impôts, lorsqu'il fut nommé, en 260, évêque de cette grande métropole. «Les douze années de son épiscopat coïncident avec la domination des princes de Palmyre sur Antioche. Tout dévoué à leur cause, il se fit leur agent et devint, comme Longin, leur familier. En même temps qu'évêque, il était *ducenarius*, c'est-à-dire investi de hautes fonctions financières —

¹⁵ G. Février, cité par Champdor, *op. cit.*, p. 103, en note.

¹⁶ Besnier, *op. cit.*, p. 220.

¹⁷ R. Grousset, *l'Empire du Levant*, p. 63.

¹⁸ G. Février, cité par Champdor, *op. cit.*, p. 138, en note.

premier exemple d'un dignitaire de l'Eglise exerçant une charge civile. Il avait dans la ville de chauds partisans parmi les éléments syriens, favorables aux rois de Palmyre. Mais le clergé chrétien ne tarda pas à lui déclarer la guerre, incriminant à la fois ses mœurs et sa doctrine.¹⁹

La doctrine de Paul de Samosate, partant d'un monothéisme intransigeant, tend à « simplifier le christianisme et éliminer le mystère . . . Jésus-Christ n'est pas considéré comme Dieu, mais comme un homme adopté par Dieu, et en qui le Verbe, attribut divin, a établi sa demeure; . . . (Paul nie) la nature divine du Christ pour ne pas ruiner l'unité de Dieu; . . . si le Christ était Dieu, il y aurait deux dieux. »²⁰

En 270, un concile réuni à Antioche excommunie et dépose Paul. Mais celui-ci, ouvertement protégé par Zénobie, se maintint par la force à son évêché d'Antioche, et une partie de la ville l'appuyait dans sa résistance. Il ne succombera qu'en 272, avec la fin malheureuse de Palmyre et de sa reine.

¹⁹ Besnier, *op. cit.*, p. 219.

²⁰ Besnier, *op. cit.*, p. 220.

V. Réaction militaire de Rome (268-274). Reconquête de l'Orient et destruction de Palmyre

1. *Redressement romain. Les empereurs illyriens*

La dynastie des Sévères (193–235) avait «prolongé d'un demi-siècle les bienfaits de la paix romaine». Avec la fin de cette dynastie, l'Empire romain, on l'a vu (p. 147), connut une période d'anarchie militaire de trente ans environ (235–268). Décimées et appauvries par la guerre, les invasions, l'insécurité et les épidémies, les populations de l'Empire, particulièrement en Occident, étaient, en outre, désorganisées par des migrations de Barbares, que les empereurs attiraient pour augmenter le nombre des travailleurs et des agriculteurs. Les métaux précieux se font rares; les impôts sont écrasants; l'activité commerciale ralentie. L'aristocratie et la classe moyenne aisée avaient disparu. L'ancienne classe dirigeante est remplacée par une autre, formée d'éléments nouvellement enrichis, mais dépourvue de cette culture gréco-romaine qui avait fait la grandeur de l'Empire. Enfin, la religion romaine, ce polythéisme païen qui avait été la base de la société et de l'Etat romains, est mourante, et les cultes de l'Orient envahissent l'Occident.

Cependant, dans cette grande civilisation agonisante, des forces intellectuelles et morales, des élites demeurent, qui vont essayer de réagir contre la décomposition générale. C'est autour d'une série de chefs, réputés pour leur grand cœur et leur haute intelligence, que les forces de réaction vont se grouper. Ces chefs énergiques, originaires des provinces illyriennes ou danubiennes, arrêteront la désorganisation générale, contiendront les Barbares, réprimeront les usurpations et mettront fin aux tentatives d'autonomie régionale. Dernières convulsions de l'Empire universel et centralisé, ces résultats seront précaires, et l'unité rétablie sera temporaire. Dès 285, en effet, l'Orient et l'Occident romains seront pratiquement séparés.

a. Règne de Claude le Gothique, premier empereur illyrien (268–270).

La réaction qui devait retarder la dislocation de l'Empire se produisit en 268. A cette date, une formidable invasion de Barbares, passant le Danube, recouvre la péninsule hellénique et coupe toute communication entre l'Occident et l'Orient. Une conjuration de généraux met à mort l'empereur Gallien et nomme, pour lui succéder, un Goth d'origine balka-

nique, *Claude le Gothique* (268-270), homme de haut mérite et officier général de premier ordre (p. 171).

Trois graves problèmes retiennent l'attention du nouvel empereur: l'empire indépendant des Gaules, les invasions barbares dans les Balkans et l'ambition croissante de la reine de Palmyre, devenue toute-puissante et pratiquement émancipée de la tutelle de Rome. Dès l'avènement de Claude, Zénobie avait donné à son fils le titre d'empereur (268), occupé la Syrie et Antioche (269), et fait cesser, dans l'atelier d'Antioche, la frappe des monnaies à l'effigie de l'Auguste romain (p. 171).

Procédant par étapes, Claude suit, en Occident comme en Orient, une politique d'expectative. L'empire des Gaules, menacé d'écroulement par l'intérieur, est provisoirement laissé de côté. Le problème de Palmyre est plus urgent. Mais avant de s'engager dans une guerre orientale, l'empereur juge indispensable une expédition dans les Balkans, destinée à pacifier cette zone de passage vers l'Asie.

A la tête d'une force puissante, Claude attaque le gros de l'armée barbare, qui, au nombre de 320.000, avait traversé le Danube. Encerclés près de Nish, les Barbares sont écrasés et mis en déroute, et cinquante mille d'entre eux restent sur le champ de bataille. Malheureusement, Claude, sur lequel on fondait les plus belles espérances, meurt à Sirmium, au Sud du Danube, emporté par la peste (270) (p. 171).

b. *Avènement d'Aurélien*

D'origine modeste et balkanique, comme Claude, *Aurélien* (270-275), qui lui succède, est aussi un homme de guerre. En 271, il arrête, à Pavie, une invasion barbare qui avait pénétré en Italie et bousculé les légions romaines.

Après avoir rétabli la sécurité en Italie, Aurélien s'occupe de la frontière danubienne, où il parvient à mettre de l'ordre. Mais le danger des Barbares était devenu tellement grand à cette époque que, pour mieux défendre la frontière des Balkans, l'empereur se résigne à abandonner la partie transdanubienne de la Dacie (275).

c. *Fortification de Rome*

En outre et pour les mêmes raisons, la construction, autour de Rome, d'une puissante ceinture de murailles, longue d'une quinzaine de kilomètres, est ordonnée, pour mettre la capitale de l'Empire à l'abri des surprises et des attaques barbares. Cette ceinture, qui transforme Rome en forteresse, nécessitera dix ans de travail (271-281); ses ruines sont encore aujourd'hui l'objet de l'admiration de nos contemporains.

Mais ces fortifications gigantesques seront insuffisantes contre le danger

barbare. «Soixante ans plus tard, une autre solution prévaudra: afin de soustraire la capitale au péril des invasions germaniques, Constantin la transférera des bords du Tibre aux rives du Bosphore.»¹

2. Reconquête de l'Orient romain

a. Aurélien et Zénobie en 270

Profitant des difficultés qui retenaient en Occident les forces de l'Empire, Zénobie, dont les ambitions croissaient avec les succès, avait, en 270, annexé l'Égypte et l'Asie Mineure (p. 171-172). Cherchant à gagner du temps, Aurélien, pour éviter un conflit immédiat, se garde de protester contre les empiètements de la reine orientale. Bien plus, il reconnaît à Vabballat tous les titres qu'avait portés son père et, sur les monnaies latines d'Antioche, figurent, pour la première fois, d'un côté l'image du roi de Palmyre et de l'autre celle de l'empereur (p. 172).

b. Rupture avec Palmyre (271)

Aurélien «était toujours le souverain et il possédait seul la dignité suprême d'*Augustus*; mais en réalité tout l'Orient, à l'exception de quelques villes de Bithynie, échappait à son autorité. Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour que l'Etat palmyrénien rompît ses derniers liens de vassalité. Vabballath et Zénobie se décidèrent à le franchir en 271: entre le 23 février et le 29 août, de nouvelles monnaies sont frappées à Antioche et à Alexandrie; elles ne portent plus l'effigie d'Aurélien, mais seulement celle de Vabballath, qui n'hésite pas à s'attribuer la couronne radiée des empereurs et la qualité d'*Augustus*; on commence en même temps à émettre des pièces à l'image de Zénobie, appelée *Augusta*, avec le diadème et le croissant. Aurélien ne pouvait tolérer cette usurpation: c'était la guerre.»²

c. Reconquête de l'Égypte et de l'Asie Mineure (271)

Tranquille du côté du Danube, Aurélien déclare la guerre à Zénobie. En 271, il envoie une armée, commandée par Probus (futur empereur), qui reconquiert l'Égypte. A la tête d'une seconde armée, il prend lui-même le chemin de l'Asie Mineure, en direction d'Antioche. Ancyra (auj. Ankara) est enlevée; Tyane, ville fortifiée en Cappadoce, livrée par un traître, est évacuée par les Palmyriens. Toutes les villes où l'élément grec était en majorité ouvrent leurs portes aux Romains. Après avoir traversé les Por-

¹ Besnier, *op. cit.*, p. 255.

² Besnier, *op. cit.*, p. 236 et 237.

tes Ciliciennes et les Portes Syriennes, Aurélien et son armée se dirigent vers Antioche, où Zénobie venait d'arriver.

d. Bataille de l'Oronte et prise d'Antioche (271)

Excellentes dans l'offensive, les armées palmyriennes, comme, en général, tous les guerriers du désert, sont moins mordantes dans la défensive. Un simple échec suffit parfois à transformer leur retraite en déroute. C'est ce qui arriva aux troupes de Zénobie, qui étaient pourtant plus nombreuses et aussi organisées que les armées romaines du III^e siècle.

C'est à l'Est de l'Oronte, à quelques lieues d'Antioche, que le choc de l'Orient et de l'Occident se produisit. De part et d'autre, Zénobie et Aurélien commandent en personne. Soulevée par l'enthousiasme, « la cavalerie palmyrénienne traversa le fleuve et se porta à la rencontre des Romains. L'empereur, malgré la valeur de ses propres cavaliers, n'osa engager le combat et eut recours à la ruse. Il simula la fuite, et les cataphractaires palmyréniens, lourdement armés, s'épuisèrent et se dispersèrent à la poursuite de l'ennemi, qui bientôt tourna bride et les massacra un à un. »³

Zénobie, qui s'était retirée à Antioche, ne tarda pas à la quitter. Les Chrétiens de la ville, encouragés par les évêques d'Alexandrie, de Jérusalem et de Rome, prennent ouvertement parti contre la reine, protectrice de leur adversaire Paul de Samosate. Les Grecs, de leur côté, se rallient aux Romains. Reprenant de la force, le parti de Rome jette le masque. Secrètement et dans la nuit, Zénobie quitte Antioche et regagne directement Emèse (Homs).

Entré triomphalement à Antioche, Aurélien y règle les affaires urgentes, expulse Paul de Samosate, qui occupait son poste par la force, et se met à la poursuite de Zénobie qu'il rejoint dans la grande plaine d'Emèse, où 60.000 Palmyriens attendent l'envahisseur.

e. Bataille et prise d'Emèse (271)

« Bientôt arrivèrent auprès de la reine vaincue, mais qu'on croyait encore puissante, de nombreux auxiliaires qu'elle avait demandés à toute l'Asie, et en particulier aux Arméniens et aux Sarrasins (Arabes); les Sarrasins surtout, se souvenant qu'elle était comme eux de sang arabe, arrivèrent en grand nombre, et Zénobie se vit, en quelques jours, à la tête d'une formidable cavalerie sarrasine, meilleure assurément que les lourds escadrons détruits à la bataille d'Antioche; sa nouvelle armée était nombreuse, et elle se crut en état de venger glorieusement le premier échec que lui eussent fait subir les hommes de l'Occident. »⁴

L'armée palmyrienne, forte de 60.000 hommes, déclenche l'attaque;

³ Starcky, *op. cit.*, p. 60.

⁴ Lucien Double, cité par Champdor, *op. cit.*, p. 177, en note.

«l'armée romaine fut un instant dans un réel danger» (Zozime). «Les cavaliers d'Aurélien sont d'abord submergés. Mais ceux qui peuvent se dégager renouvellent la tactique qui leur a réussi sur l'Oronte, et, les fantassins aidant, font un grand carnage. La campagne est bientôt couverte d'hommes et de chevaux, et les survivants se réfugient dans la ville. Zénobie réunit son conseil de guerre, qui décide à l'unanimité le repli sur Palmyre.»⁵

Aurélien fait son entrée à Emèse. Un butin considérable, qu'il y trouve, lui permet de reconstituer son trésor de guerre et de payer la solde de ses troupes. Lançant ensuite ses légions sur les traces de Zénobie, il s'engage dans le Désert. Après une semaine de marche extrêmement pénible, où son armée est constamment harcelée par les Bédouins, l'empereur arrive sous les murs de Palmyre, qui est immédiatement assiégée.

3. *Prise et destruction de Palmyre*

a. *Siège de Palmyre (272)*

Bien protégée, Palmyre disposait d'un matériel de guerre énorme. Zénobie attendait des secours de la Perse. Elle comptait sur les Arabes du désert. Disséminées jusqu'à Homs, centre de ravitaillement des Romains, les tribus devaient harceler les convois de vivres destinés à ces derniers et les obliger finalement à lever le siège de Palmyre.

Mais Aurélien, par la terreur et l'argent, réussit à neutraliser l'hostilité des Arabes. Cependant, et bien que la situation des assiégés s'aggravât, des mois passent, et l'empereur craint d'immobiliser, pendant longtemps encore, ses légions autour de Palmyre. Pensant, d'autre part, que cette seconde Cléopâtre, qui prétend descendre de la première, préférerait mourir sous les ruines de sa capitale plutôt que d'accepter «une captivité dorée», Aurélien résolut de lui écrire et lui offrit une paix honorable: Zénobie et les siens remettraient leurs biens au Trésor de Rome et s'établiraient dans la ville qu'il leur indiquerait; Palmyre, réduite à son ancien territoire, conserverait, comme par le passé, ses droits politiques et administratifs et sa franchise municipale.

Ces propositions sont refusées par l'«Augusta» de l'Orient, qui y répond par une lettre très altière, rédigée en araméen et traduite en grec. «Personne encore avant toi», écrit-elle à Aurélien, «n'avait osé faire par écrit une telle demande. Sache qu'à la guerre il n'est rien qui puisse s'obtenir sans mérite ni sans courage. Tu as l'audace de me proposer de me rendre,

⁵ Starcky, *op. cit.*, p. 61.

alors que tu épuises tes efforts à m'assiéger dans ma ville que tu sais imprenable.»⁶

Sa proposition refusée, Aurélien s'applique alors à rendre le siège plus efficace. Avec l'or trouvé à Emèse, il gagne l'amitié et le concours d'un grand nombre de chefs nomades. La route des secours envoyés par les Perses est complètement coupée. L'armée romaine de siège reçoit désormais régulièrement les convois de vivres qui arrivent de Homs, et ses effectifs se trouvent grossis par les troupes qui, échelonnées entre Palmyre et Antioche, n'avaient plus à veiller à la sécurité des voies de communication. Par contre, les vivres s'épuisent dans la ville assiégée.

b. Capture de Zénobie et reddition de Palmyre (272)

Enfermée dans Palmyre, Zénobie, qui comptait sur la faim pour faire reculer l'adversaire, voit cette arme se retourner contre elle. Comprenant alors que toute résistance est désormais impossible sans une intervention effective du roi de Perse, elle décide d'aller elle-même marchander ce concours. Montant sur un dromadaire de course, elle gagne l'Euphrate en direction de Ctésiphon. Tandis qu'elle franchissait le fleuve dans une barque, des cavaliers romains, lancés à sa poursuite, l'atteignent et, s'emparant de sa personne, la ramènent au camp d'Aurélien. Lorsque les Palmyriens apprennent que leur reine était prisonnière, la ville se rendit et implora le pardon du vainqueur (272).

Aurélien se montra magnanime. Faisant son entrée dans la capitale vaincue, il empêcha le pillage, mais s'empara des trésors de la ville. Usant de sa clémence coutumière, il laisse à Palmyre ses lois et ses franchises municipales. A Emèse, où il retourne ensuite en ramenant avec lui la reine prisonnière, il se contente de faire périr quelques-uns des conseillers de celle-ci, en particulier le philosophe Longin, considéré comme l'auteur de la fameuse lettre adressée par Zénobie à Aurélien.

La prise de Palmyre et la captivité de Zénobie eurent des contrecoûps immenses dans tout le Proche-Orient. Une crainte salutaire immobilisa tous les mouvements autonomistes. Le nom de Rome reprend son éclat d'autrefois; le roi des Perses abandonne Zénobie à son sort et sollicite l'amitié du vainqueur. Quelque temps après, Aurélien prend le chemin de Rome, emmenant Zénobie et quelques Palmyriens de marque.

c. Nouvelle révolte de Palmyre (273)

Tandis qu'il s'acheminait vers Rome, Aurélien, arrivé près du Danube, a des difficultés avec les Barbares Carpes qui cherchent à s'étendre vers le Sud. Profitant de cette tentative d'invasion dont ils se seraient exagéré

⁶ Cité par Champdor, *op. cit.*, p. 193.

l'importance, quelques Palmyriens, qui cherchent à se soulever, tentent de gagner à leur cause Marcellin, gouverneur romain de Mésopotamie. Dénoncés par ce dernier à l'empereur et effrayés des conséquences de leur acte, ils lèvent l'étendard de la révolte, sous la conduite d'un certain Apsée qui prend le titre de «prostatès» (chef). Achille ou Antiochus, parent de Zénobie, est proclamé empereur. Le premier acte d'Apsée fut de faire massacrer la petite garnison romaine et son commandant, laissés par Aurélien à Palmyre.

d. Destruction de Palmyre (273)

A la nouvelle de cette révolte, Aurélien revient comme la foudre. En un temps record, il traverse l'Asie Mineure et la Syrie, et surprend la ville révoltée avant qu'elle ait le temps de se mettre en état de défense.

Pendant huit jours, Palmyre est livrée au pillage et les oasis qui l'entourent sont incendiées. Une partie de la population est massacrée et l'autre, réduite en esclavage. Les destructions sont si grandes que l'empereur, qui s'en émeut, essaie lui-même, mais vainement, de retenir ses légions en furie. Lorsqu'enfin il y parvint, il était déjà trop tard: Palmyre n'existait plus. Comme pris de remords, Aurélien, avant de quitter la ville détruite, ordonne d'employer l'or pris dans la cassette de Zénobie et les bijoux de la couronne à la restauration du temple de Zeus-Belos, assimilé par l'empereur au Soleil, dieu suprême de l'Empire rénové.

e. Aurélien en Egypte (273)

Quittant le site de Palmyre, Aurélien descend en Egypte où il réduit un usurpateur grec, ami de Zénobie, qui n'avait été que refoulé par Probus, en 271, et qui s'appuyait sur les débris de l'armée palmyrienne en Egypte. D'Alexandrie, l'empereur reprend le chemin de Rome.

f. Triomphe d'Aurélien à Rome (274)

Arrivé en 274 à Rome, Aurélien, acclamé comme un conquérant, reçoit les surnoms de *Palmyrenicus*, *Arabicus*, *Persicus*, *Armeniacus*. Dans le grand triomphe que l'empereur célèbre dans la capitale de l'Empire, Zénobie figure avec des chaînes d'or au cou et aux membres. «Dans le cortège, on admirait le char que la reine s'était fait construire en vue de son triomphe à Rome . . . Ce triomphe sur une femme aurait valu à Aurélien les remarques ironiques du sénat et du peuple.»⁷ A ces critiques déplacées, l'empereur devait répondre: «Ceux qui disent que je n'ai vaincu qu'une femme ne savent pas qui était cette femme, ni combien elle était

⁷ Starcky, *op. cit.*, p. 64, 65.

énergique dans ses décisions, persévérante dans ses desseins, ferme avec ses soldats.»⁸

g. *Zénobie exilée à Rome*

Aurélien fixe Rome pour résidence à Zénobie; entourée des égards dus à son rang, elle reçoit une villa princière et une pension généreuse. «*L'Histoire Auguste*» rapporte qu'elle termina ses jours à Tivoli «comme une dame romaine». Quant à sa fin et à celle de son fils, «les uns disent qu'ils ont été tués par Aurélien, les autres qu'ils moururent de mort naturelle, et de fait, de nos jours (Ive siècle), on compte encore des descendants de Zénobie parmi les nobles romains.»⁹

4. *Zénobie et son œuvre*

L'échec de la tentative de Zénobie, qui rêva de fonder un grand empire oriental, ne diminue pas la grandeur de l'œuvre, ni celle de l'ouvrière. La reine de Palmyre est une grande souveraine, comparable aux grands monarques des temps anciens. A cheval sur le Désert et les terres cultivées, l'empire temporaire qu'elle a créé est un agglomérat de Sédentaires et de Nomades, de Sémites et d'Indo-Européens, d'Orientaux et d'Occidentaux. Sa cour foisonne d'esprits éminents, grecs, araméens, juifs, chrétiens. Parlant plusieurs langues et lisant Homère et Platon, elle rédigea elle-même une histoire abrégée de l'Égypte et de l'Asie, où elle établissait un rapport de parenté entre sa famille et la dynastie gréco-égyptienne des Ptolémées.

Le philosophe Longin jouissait d'une grande autorité dans tout le bassin méditerranéen. Réfugié à la cour de Zénobie, conseiller de la reine, il dirigeait à Palmyre une école consacrée aux hautes spéculations philosophiques et littéraires. Paul de Samosate, évêque d'Antioche, est célèbre pour ses doctrines antitrinitaires. Ses partisans, les Pauliniens, seront encore assez nombreux à l'époque du concile de Nicée (325). Il cumulait, avec sa dignité d'évêque, la charge de percevoir les impôts, que lui a confiée Zénobie.

a. *Les Arabes de Palmyrène, avant-garde de ceux de l'Islam*

L'empire de Zénobie représente, à son époque, les aspirations nationales et les tendances séparatistes du vieil Orient sémitique, subjugué, depuis plus de six siècles, par l'Occident gréco-romain. Dans le centre de cet em-

⁸ Champdor, *op. cit.*, p. 204

⁹ Starcky, *op. cit.*, p. 66.

pire, en Palmyrène, de même que dans l'Est syro-palestinien et à l'Ouest de l'Euphrate, des éléments arabes préislamiques, successeurs des Nabatéens et contemporains des Arabes Ghassânides (sud de Damas) et Lakhmides (Hîra) que nous verrons bientôt, sont déjà infiltrés dans la façade orientale de la Syrie. Ces diverses tribus sœurs, venues du Sud arabe vers 200, dominent les Araméens et autres Sémites autochtones, depuis la Mer Rouge jusqu'à l'Euphrate. Elles forment une sixième vague arabe, une avant-garde des Arabes de l'Islâm qui déferleront, à leur tour, vers 632.

«Il faut s'arrêter un instant sur cette étrange aventure d'un émirat palmyrénien détachant des Romains, sans lutte ni rupture, toutes leurs provinces asiatiques. En réalité, l'événement ne faisait que sanctionner les conséquences d'une révolution passée inaperçue: la mainmise de la race arabe sur une partie de l'Orient hellénistique. Il y avait là une lente et insensible prise de possession, analogue à la pénétration des Slaves dans les Balkans au VIII^e siècle . . . A chaque fois que la puissance grecque ou romaine faiblissait — à la chute des Séleucides, à l'époque de Zénobie — les progrès de la race arabe apparaissaient au grand jour. Cette conquête sans drapeau prépare et annonce de loin l'heure de l'Islam.»¹⁰

5. *Palmyre après la chute de Zénobie*

Comme tant de cités antiques anéanties par la guerre, Palmyre, après l'aventure malheureuse de Zénobie, a été effacée de la carte. A la suite de Mâri, de Thèbes, de Ninive, de Tyr, de Carthage, de Jérusalem, elle disparaîtra définitivement de l'histoire, non seulement comme Etat, mais aussi comme cité importante. L'ancienne capitale temporaire de l'Orient, qui fit trembler, pendant un temps, Rome et la Perse, ne sera plus désormais qu'une bourgade, imbriquée dans le système défensif du *limes* romain.

Réduites au rôle de zone militaire aux confins orientaux de l'Empire romain, Palmyre et les pistes qui y conduisent relèveront des seuls services de la défense de cet Empire. Sous Dioclétien (285—312), le site de Palmyre fera l'objet de travaux militaires. Vers 400, il sera le siège d'une légion romaine. Justinien (527—565) fera entourer la place de fortifications, la pourvoira d'eau et y installera une garnison, «pour lutter contre les incursions des Sarracènes» (Arabes).

Mais ces travaux de défense ne sont pas réalisés dans le but de donner de la vie à une ville systématiquement condamnée et détruite. Les décombres et les ruines grandioses qui jonchent le vaste espace sur lequel elle s'élevait ne seront jamais relevés. Le sable du désert les recouvrira pro-

¹⁰ R. Grousset, *L'Empire du Levant*, p. 63.

gressivement, ensevelissant, sous ses plis, le cadavre mutilé de l'ancienne métropole du Désert syrien. « Depuis longtemps », constate Procope qui vivait au VI^e siècle, « la plus grande partie de la ville était devenue un désert. » Après le départ de la petite garnison romaine qui tenait les lieux, seuls viendront camper, sur les ruines éparées de Palmyre, redevenue Tadmor, les chameliers et les nomades de la localité.

a. Causes de la disparition définitive de Palmyre

Palmyre aurait pu, grâce à sa situation géographique, se relever de ses ruines, panser ses blessures et, comme tant d'autres cités antiques détruites par la guerre, reprendre peu à peu son ancien rôle de grande cité marchande. Des tentatives dans ce sens semblent avoir été entreprises après la catastrophe. Des inscriptions, postérieures à 273, témoignent, en effet, de la part de la ville, d'une volonté de survie et de redressement.

Mais le courant commercial qui avait créé la richesse et la puissance de Palmyre ne reprendra jamais plus son cours d'autrefois. Des conditions politiques supérieures ont commandé, depuis la révolte de Zénobie, une nouvelle orientation économique dans cette zone. La politique stratégique de Rome exige maintenant la suppression de Tadmor comme centre de transit international, et cette condamnation est irrévocable. Comme Thèbes, Ninive, Babylone, Mâri, Carthage, Tyr, la capitale de Zénobie ne renaîtra plus de ses cendres. D'autres centres la remplaceront et hériteront de son rôle commercial, comme l'avaient fait Alexandrie d'Égypte et Séleucie d'Antioche après la destruction de Tyr par Alexandre le Grand, en 332 av. J.-C.

En se soulevant contre Rome, Zénobie avait peut-être oublié que la prospérité de sa capitale, condition de sa puissance, était due à des conditions économiques favorisées par les Romains eux-mêmes. Nous avons vu que, mécontente des rois nabatéens qui courtoisaient les Parthes, Rome avait transformé la Nabatéenne en zone militaire (106) et déplacé, vers la cité-oasis de Tadmor, le trafic transdésertique qui aboutissait à Pétra (p. 113). En se révélant plus dangereuse que l'ancienne capitale de la Nabatéenne, Palmyre paya de son existence son ingratitude et son orgueil. Le trafic qu'elle avait, grâce à Rome, réussi à monopoliser, sera désormais canalisé, par ordre de Rome, vers d'autres centres plus dociles, qui avaient vainement jusqu'alors tenté de le lui enlever.

« En 297, une convention passée entre l'empereur Dioclétien et le roi perse Narsès stipula que désormais tous les échanges commerciaux devaient se faire par Nissibin, à l'Ouest du Djebel Sindjar, et comme les Perses commandaient toujours les routes capitales de la Characène, le commerce du Golfe Persique devait donc emprunter cette voie: c'était

le coup de grâce pour Palmyre.»¹¹ A partir de cette époque, une nuit profonde couvrira, jusqu'aux temps modernes, le passé de Palmyre et le souvenir même de Zénobie.¹²

¹¹ Champdor, *op. cit.*, p. 217, 218.

¹² Aujourd'hui, grâce à la ligne qui traverse le site de Palmyre et amène le pétrole de l'Irak jusqu'à la Méditerranée, Tadmor-Palmyre est un gros bourg de cinq à six mille habitants.

VI. Désorganisation et dislocation de l'Empire romain. Civilisations de l'Orient romain et iranien

La reconquête de l'Orient sur Zénobie et celle de la Gaule sur Tétricus rétablissent l'unité de l'Empire romain universel. Rome, fière et heureuse, couvre Aurélien de titres et d'honneurs. Le plus beau et le plus flatteur de ces titres est celui de *Restitutor Orbis*. Malheureusement, ce remembrement de l'Empire sera très éphémère. Dix ans environ après les victoires d'Aurélien, l'Empire romain universel, devenu ingouvernable, sera pratiquement partagé entre deux Augustes, dont les domaines territoriaux seront respectivement distincts.

1. Précarité de l'unité romaine restaurée

a. Réformes politico-religieuses d'Aurélien

En même temps que l'unité matérielle, Aurélien voulut donner, à l'Empire restauré, une unité morale capable d'en arrêter la décomposition et de le mettre à l'abri des séditions et des révoltes.

L'empereur, représentant du dieu Soleil et dieu lui-même. — Pour rendre l'autorité impériale indiscutable, en la portant au-dessus de l'humanité, Aurélien institue officiellement le culte du Soleil. Cette divinité, qui incarne la puissance suprême, devient le maître souverain de l'Empire romain, et l'empereur, représentant du Soleil, s'intitule lui-même: dieu et maître par droit de naissance (*deus, dominus natus*).

Cette nouvelle monarchie de droit divin, fondée sur une nouvelle religion officielle dont le culte était très répandu dans le monde, devait, dans la pensée d'Aurélien, rallier tous les sujets de l'Empire. Elle devait, d'autre part, relever l'autorité impériale par l'éclat de la pompe extérieure. Un grand temple, élevé à Rome au dieu Soleil, est servi par un collège de pontifes.

Le culte du soleil ou mithraïsme, religion officielle de l'Empire. — En proclamant officiellement le culte du Soleil, Aurélien instituait, comme religion d'Etat, un culte d'origine iranienne, le «mithraïsme latinisé». Le culte de Mithra, vieille divinité iranienne, dieu de lumière et Soleil de justice, s'était déjà, à la suite des campagnes orientales de Pompée, largement répandu dans l'Empire romain et jouissait, chez les soldats et dans le peuple, d'une énorme popularité. En passant par la Babylonie et l'Asie

Mineure, le culte iranien de Mithra s'est mélangé d'éléments sémitiques, asiatiques et autres.

«Le mithraïsme était un culte asiatique né d'une fusion du *mazdéisme* avec la théologie sémite et avec d'autres éléments empruntés aux religions de l'Asie Mineure. Comme presque toutes les religions asiatiques, celle-ci était absolutiste et monarchiste, puisqu'elle enseignait que les monarques règnent par la grâce divine, et reçoivent comme tels de Mithra les attributs de la divinité et lui deviennent consubstantiels. L'adoption du mithraïsme comme culte officiel était donc un acte de profonde politique: c'était un effort pour trouver dans l'absolutisme mystique un principe de légitimité qui remplaçât l'antique validation du Sénat, maintenant inefficace, et qui pût soustraire l'autorité impériale aux caprices des légions sans cesse révoltées . . . En fait Aurélien s'efforce de convertir l'empire gréco-romain en un empire asiatique.»¹ L'âme de l'Orient vaincu envahit l'Occident vainqueur.

Failite de la réforme religieuse d'Aurélien. — La monarchie de droit divin et l'absolutisme oriental, inaugurés par Aurélien, sont des institutions étrangères à l'âme romaine et occidentale. Agréées en Orient, leur pays d'origine, elles sont incomprises à Rome, qui les accueille avec indifférence. Aussi, la réforme politico-religieuse d'Aurélien n'arrêtera-t-elle guère la dissolution de l'Empire.

Le monothéisme solaire d'Aurélien, pas plus que, jadis, celui du pharaon Aménophis IV (II, p. 46—52), n'atteindra pas le but visé par son auteur. Non seulement Aurélien échoue dans sa réforme politico-religieuse, mais en outre, une réaction nationale, organisée par les partisans de la tradition romaine, trame un complot contre le souverain réformateur. En dépit de sa qualité sacro-sainte de représentant du dieu Soleil, Aurélien comme la plupart de ses prédécesseurs, périt vulgairement de mort violente (275).

b. De la mort d'Aurélien à l'avènement de Dioclétien (275—285)

De la mort d'Aurélien à l'avènement de Dioclétien, soit en l'espace de dix ans, six empereurs et un usurpateur sont successivement tués par les légions. Malgré cette cascade d'assassinats, l'unité de l'Empire est tant bien que mal conservée.

Nommé par le Sénat dont il était le princeps, *Tacite* (275—276), successeur d'Aurélien, est un vieillard de 75 ans. Renonçant aux procédés autoritaires de ses prédécesseurs, il fait appel à l'étroite collaboration du Sénat. En 276, il défait les Goths qui avaient envahi l'Asie Mineure et pénétré

¹ Ferrero, *La ruine de la civilisation antique*, p. 83, 84, 85.

en Cilicie. Mais au retour de cette expédition, il est tué par ses soldats.

Florianus (276), frère de Tacite, succède à ce dernier. Mais l'armée d'Orient proclame son chef *Probus*. La rencontre entre les deux compétiteurs a lieu devant Tarse, en Cilicie. *Florianus*, comme son frère, est massacré par ses troupes, et *Probus* reste seul empereur.

Probus (276—282) avait, sous Aurélien, reconquis l'Égypte sur les armées de Zénobie. Devenu chef de l'armée d'Orient, il s'était révélé un général capable en même temps qu'un politique prudent.

En Occident, *Probus*, par une intervention énergique, repousse et détruit Francs et Alamans qui, ayant franchi le Rhin, ravageaient la Gaule. Prenant ensuite le chemin du Danube et de l'Orient, il bat les Burgondes, Vandales et autres hordes venues du fond de la Germanie, nettoie l'Illyrie des bandes pillardes qui l'infestaient, traverse l'Asie Mineure et met fin aux incursions des Blemmyes en Égypte. *Saturninus*, gouverneur de Syrie et vainqueur des Blemmyes, est proclamé empereur par une partie de la population d'Alexandrie. Mais, retournant en Syrie, l'usurpateur est assiégé dans Apamée, sur l'Oronte, et tué par ses partisans (280).

Représenté à Rome en 281, *Probus* reprend en 282 la route de l'Orient, décidé à enlever aux Perses la Mésopotamie et l'Arménie. Tandis qu'il rassemblait son armée sur le Danube, *Carus*, préfet du prétoire à Rome et chargé de la défense de l'Occident, est proclamé empereur en Rétie et en Norique. En apprenant ces nouvelles, les soldats de *Probus* se soulèvent et mettent à mort leur empereur.

Carus (282—283), dès son avènement, s'associe ses deux fils comme collègues. Laissant à l'aîné, *Carin*, le gouvernement de l'Occident et le soin de défendre la Gaule contre les Germains, *Carus* prend le chemin de l'Orient, avec son second fils *Numérien*. Reprenant à son compte les projets de son prédécesseur contre la Perse, l'empereur, arrivé en Orient, envahit la Mésopotamie, s'empare de Séleucie et s'avance jusqu'à Ctésiphon. Mais il meurt sur les bords du Tigre, probablement tué par ses soldats excédés par les difficultés de la guerre perse (283).

Carin (283—284) et *Numérien* (283—285), fils et collègues de *Carus*, se proclament Augustes. *Numérien*, qui accompagnait son père en Orient, ordonne, sous la pression des Perses, la retraite de l'armée. Arrivé sur les rives du Bosphore, on le trouva mort, probablement assassiné par son beau-père, préfet du prétoire (284).

Réagissant enfin contre cette anarchie militaire, quelques généraux, réunis en conseil de guerre, font périr l'assassin de *Numérien* et choisissent, comme empereur, *Dioclétien*, commandant de la garde prétorienne (284).

Dioclétien (285—312) conclut la paix avec les Perses et regagne l'Europe pour marcher contre *Carin*, empereur en Occident. Dans la rencontre qui eut lieu en Mésie, *Carin* a le dessus; mais il est massacré par

ses soldats, et Dioclétien, reconnu par les armées d'Orient et d'Occident, est seul maître de l'Empire (285).

Avec Dioclétien, qui partagera entre deux Augustes l'administration territoriale de l'Empire et qui fera de Nicomédie sa capitale, l'Empire romain universel et centralisé sera pratiquement partagé en deux blocs distincts. A partir de 285, en effet, l'Empire romain d'Orient, sous le couvert d'une unité fictive avec celui d'Occident, commencera effectivement et séparément son futur et long destin.

2. *Civilisation de l'Orient romain (Ier, IIe et IIIe siècles)*

Sous la domination romaine, la civilisation de l'Orient méditerranéen est un produit composite, né du mélange de l'orientalisme, de l'hellénisme et du romanisme. C'est la continuation de la civilisation hellénistique ou gréco-orientale, accommodée aux conditions nouvelles apportées par les Romains ou Italiotes. La vie intellectuelle et artistique du monde gréco-oriental se ressent visiblement de cette nouvelle influence.

a. *L'apport romain*

La passion du réalisme, le culte de la grandeur, la largeur de conception, l'orgueil national, le souci de bâtir pour l'éternité, le sens aigu de la décoration, et surtout le génie de l'organisation, sont les dons suprêmes du peuple romain. Il y a lieu d'y ajouter l'art de gouverner, qui est une vocation des Romains. Après la conquête du monde, qui augmente les besoins et les moyens de ces derniers, les édifices deviennent plus vastes; l'orgueil national se gonfle; la grandeur se hisse au colossal, et le goût du décor, au faste et à la somptuosité. Devenu un instrument de puissance, l'art se met au service de la politique.

Entré en contact avec la Grèce et l'Orient, Rome, à l'aurore de l'Empire, est déjà l'émule des brillantes cités hellénistiques de l'Orient: Antioche, Alexandrie, Pergame. Mais, habillé à la grecque, l'art romain tire de ses origines italiques le secret de sa puissante personnalité.

b. *Domaine culturel: prépondérance de l'hellénisme*

Doté de la culture hellénique et conservant la sienne propre, l'Orient opposera au romanisme un bloc résistant. Il finira même, au cours d'une évolution de trois ou quatre siècles, par imposer à l'Occident sa prépondérance intellectuelle et morale et ses conceptions religieuses et politiques. Parmi les causes qui se sont opposées à la diffusion de la civilisation romaine, la plus importante est le caractère aristocratique de cette civilisation, qui n'atteint presque jamais les masses indigènes. L'Orient romain

conservera donc la langue grecque et ses idiomes locaux: l'araméen en Syrie, le copte en Egypte.

Mais le grec tenace devient la seconde langue officielle de l'Empire. Bien plus, sous la domination romaine, le domaine de l'hellénisme s'étend à tout le plateau anatolien. D'autre part, la Syrie et l'Egypte achèvent de prendre figure de pays grecs. Aussi, l'action romaine en Orient, vis-à-vis de l'hellénisme, est-elle de protection. «Héritier du passé hellénique, l'Empire romain, — fidèle à la politique de Pompée — s'en constitue le patron et le tuteur. Menacée par l'orientalisme iranien envahisseur, la civilisation hellénistique trouve dans cet appui la plus solide des sauvegardes et la plus efficace des garanties.»²

c. L'orientalisme dans le domaine artistique

Antioche, Alexandrie, Ephèse restent, ce qu'en a fait la conquête d'Alexandre, les creusets où viennent se fondre les éléments les plus disparates du monde oriental.

«L'influence orientale, asiatique et égyptienne, avait toujours été très considérable en Syrie . . . Dès les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, . . . l'action de l'élément oriental (iranien) se traduit sur l'art romain par un certain nombre de traits précis. Les proportions deviennent énormes; c'est le triomphe du colossal. Les temples se dressent souvent sur de hautes terrasses, schéma familier aux civilisations traditionnelles de l'Asie; ils sont entourés de vastes parvis à colonnades — tels les temples de Jupiter, à Héliopolis (Baalbek), de Bel, à Palmyre, ou de Gêrasa — et pourvus d'immenses annexes . . . Enfin, l'orientalisme se traduit encore en Syrie par un dernier caractère: la surcharge souvent maladive et la fantaisie exubérante de la décoration . . . Trait particulier à relever: contrairement aux traditions de l'art romain impérial, la sculpture ne tient dans la décoration qu'une place secondaire: c'est le cas, notamment, pour les statues de Baalbek ou de Palmyre . . .

. . . D'autres monuments, épars à travers les provinces syriennes, attestent la vitalité et l'originalité d'un art où les influences romaine, hellénistique et orientale, se sont juxtaposées, mêlées et confondues; citons parmi les plus caractéristiques, l'Arc tétrapyle de Lattaquieh, les Théâtres de Gêrasa, Amman et Shuhba, les Thermes de Serdjilla, dans la région du Nord, la Quaisarieh de Shaqqâ, sans doute la résidence d'un haut fonctionnaire impérial, la Basilique de Shaqqâ, et surtout le Prétoire de Mousmieh, l'ancienne Phaena . . .

L'Arabie (ancienne Nabatée), au temps de son indépendance, avait conservé son caractère strictement sémitique. La conquête et l'annexion ro-

² L. Homo, *La civilisation romaine*, p. 367.

maine, sous Trajan, l'ouvrirent à la civilisation et à l'art romains . . . A Bostra, deux théâtres, . . . des temples, des palais, un arc de triomphe, des aqueducs; à Pétra, un théâtre, des temples, . . . des arcs de triomphe. L'architecture, dans l'ensemble, est romaine, mais comme en Syrie, de nombreuses particularités de construction ou de décoration trahissent l'influence orientale . . .; les tombeaux de Pétra, creusés dans le roc et précédés d'une façade monumentale, . . . suffiraient à en fournir la démonstration visuelle.

En Egypte, à l'époque hellénistique, les deux éléments grec et indigène, bien que la prépondérance appartint au premier, avaient vécu côte à côte. La situation reste la même sous la domination romaine, où l'empereur se considère comme le successeur direct des Ptolémées . . .

Le rôle de métropole de la civilisation gréco-romaine, joué en Asie Mineure par Ephèse, en Syrie par Antioche, revient, en Egypte, à la capitale, Alexandrie, la seconde ville de l'Empire pour le chiffre de sa population. Les empereurs y élèvent de nombreux monuments, dont un seul, la colonne de Dioclétien, connue sous le nom de Colonne de Pompée, haute de 28m75, . . . subsiste encore au sommet de la colline du Serapeum. Dans le domaine de l'art industriel, Alexandrie conserve aussi la place prépondérante qu'elle s'était acquise à l'époque hellénistique; . . . les produits fabriqués d'Alexandrie, ces articles de Paris d'autrefois, faisaient prime jusqu'aux régions les plus lointaines du monde civilisé.»³

d. La crise du III^e siècle

La terrible anarchie politique et militaire du III^e siècle, qui avait succédé à la «Paix romaine» des deux siècles précédents, avait provoqué dans l'Empire, et surtout en Occident, une crise économique et sociale sans précédent, en même temps qu'une crise de la civilisation. Crise de production, de transports, crise monétaire et de spéculation, paralysent la vie économique tout entière (p. 132, 147—149, 157—160).

Décimée par la guerre civile, les invasions, la peste, la famine, l'insécurité générale et l'appauvrissement universel, la population de l'Empire romain, évaluée à cinquante millions d'âmes, diminue de plus en plus, provoquant une crise agricole et industrielle et accroissant l'appauvrissement général. Les terres abandonnées s'étendent; les petites villes et les campagnes se dépeuplent au profit des grandes cités, où le chômage règne. Les petites et les moyennes fortunes disparaissent, et l'intérêt de 12 pour 100 par mois devient normal. L'Etat devient la providence des masses; la fiscalité est écrasante, la monnaie falsifiée et les prix augmentent vertigineusement. La piraterie se réveille; le réseau des voies romaines est

³ L. Homo, *La civilisation romaine*, p. 379—390.

déserté par le commerce et les ports maritimes sont paralysés. Les arts périssent et la civilisation recule.

«Fleur de luxe, née de la prospérité générale, la civilisation romaine est frappée en même temps et dans la même mesure que cette dernière. L'appauvrissement universel . . . la flétrit jusque dans ses racines . . . Les aristocraties décimées, dispersées ou ruinées, perdent leur valeur sociale antérieure . . . Enfin, . . . la civilisation romaine est atteinte dans son idéal et dans son âme. La paix romaine, la plus ardente des religions, le moins indiscuté des dogmes qu'ait connus jamais l'humanité, s'évanouit comme un rêve au choc brutal de l'épreuve, au contact implacable des réalités . . . La renaissance du IV^e et du V^e siècle pourra masquer le mal, partiellement même l'adoucir, mais le guérir, jamais. Il y a des passés que l'on ne saurait ressusciter; la civilisation romaine de l'âge d'or a été du nombre.»⁴

3. *Civilisation de l'Orient iranien*

L'Empire sassânide, comme l'Empire parthe auquel il a succédé, comprend, on le sait, outre le plateau iranien qui forme son épine dorsale, la vieille Babylonie jusqu'à l'Euphrate. C'est dans cette contrée mésopotamienne, de race sémitique et de culture araméenne, que l'Empire perse, comme l'Empire parthe, avait ses plus considérables agglomérations urbaines, et jusqu'à sa grande capitale: Ctésiphon.

En liaison linguistique et culturelle avec la Syrie sémito-hellénique, la Mésopotamie, qui s'était très tôt ouverte à la prédication du christianisme, comprenait de nombreuses communautés chrétiennes, juives et iraniennes, et se trouvait être, comme l'Iran qu'elle prolongeait vers l'Ouest, un carrefour d'idées iraniennes, sémitiques, chrétiennes, bouddhiques, etc.

La Basse Mésopotamie était tellement intégrée au monde iranien ancien, qui l'a dominée pendant plusieurs siècles, que, lorsque plus tard les Arabes Abbâssides, appuyés sur les Iraniens, se substitueront aux Arabes Umayyades de Damas, c'est à Bagdâd, sur le Tigre, à proximité de l'ancienne Ctésiphon, qu'ils fixeront la capitale de leur empire arabo-iranien. Sans cette association irano-abbâsside, la capitale du nouvel Empire arabo-mésopotamien eût certainement été mieux placée, non sur le Tigre, mais sur l'Euphrate, près de l'ancienne Babylone, aux portes du plateau arabe où les Arabes puisaient leurs forces et leurs renforts.

a. *La monarchie iranienne, formation féodale*

L'Empire parthe était une monarchie féodale, où une multitude de petits rois ou princes, dont plusieurs frappaient monnaie, gouvernaient leurs fiefs

⁴ L. Homo, *La civilisation romaine*, p. 397-398.

respectifs sous la suzeraineté du Grand Roi et le contrôle du satrape, sorte de vice-roi héréditaire. Cette organisation, héritée des Séleucides et des Achéménides, a été transmise aux Sassânides.

b. Organisation sociale et administrative

La structure sociale forme toujours une pyramide dont le Grand Roi, chef de la nation, occupe le sommet. Quatre classes, fermées les unes aux autres, forment une gradation descendante, à partir du sommet. La première classe se compose des grands vassaux, grands et petits princes féodaux presque autonomes, mais attachés au souverain par la reconnaissance de sa suzeraineté. Leur nombre a toutefois diminué depuis l'avènement de la dynastie sassânide. La seconde classe comprend les chefs des sept grandes familles qui se sont perpétuées depuis les Achéménides. La lutte de cette vieille aristocratie contre le trône, pour la défense de ses privilèges séculaires, sera une des causes de la faiblesse de la monarchie sassânide. La troisième classe est celle des grands dignitaires de la monarchie: ministres, officiers royaux, etc. Enfin, la quatrième classe, formée d'hommes libres, est constituée par la noblesse terrienne, responsable, vis-à-vis de l'Etat, de la perception des impôts à prélever sur les paysans. Ces derniers, qui forment la grande masse de la population, sont libres, en principe, mais, en fait, ils sont réduits à l'état de serfs et vendus avec les terres.

A la tête de l'administration, un premier ministre exerce un pouvoir absolu sur tous les services de l'Etat, sous le contrôle du souverain qu'il remplace pendant son absence. Il commande parfois les armées en campagne. Le pays est divisé en provinces ou *satrapies*, gouvernées par des membres de la famille royale ou des sept grandes familles; les satrapies étaient divisées et subdivisées en circonscriptions dirigées par de petits seigneurs.

c. Armée et justice

Le commandement de l'armée est une charge héréditaire détenue par un membre de la famille royale. L'armée sassânide se basait, comme sous les Parthes, sur la cavalerie cuirassée et sur les éléphants, ce qui lui donnait un avantage sur les légions romaines, essentiellement constituées par de l'infanterie. «Dans l'ensemble, on considère que la science militaire de l'Iran à cette époque ne le cédait en rien à celle des Romains.»⁶

Le roi est le juge suprême. En général, la charge de rendre la justice est confiée au clergé, «le droit et les principes de la morale étant étroitement liés à la religion». Comme tous les peuples orientaux, «le peuple iranien

⁶ Ghirshman, *op. cit.*, p. 282.

avait toujours été épris du droit et de la justice, et un bon juge jouissait d'une grande considération.»⁶

Le gros des revenus de l'Etat était fourni par les impôts perçus sur les terres. En dehors des impôts et des taxes, d'autres ressources provenaient des propriétés de la couronne, de l'exploitation des mines, des douanes et enfin du butin des guerres. «Généralement, la tendance était la même que sous les Achéménides, c'est-à-dire à thésauriser. C'est ainsi que tombèrent entre les mains des Arabes, lors de leur conquête, des trésors royaux qui hantèrent longtemps l'imagination des historiens.»⁷

d. L'art iranien

«En ce qui concerne la civilisation matérielle, les arts plastiques, la Perse est surtout tributaire de la Mésopotamie . . . Babylone a créé l'art oriental. Mais la Perse a emprunté de toutes parts . . .

Le colossal et le chatoyant, le faste et l'éclat caractérisent tout l'art de l'Orient. Néanmoins, dans cet art, la Perse a des traits distinctifs. Elle aime le gigantesque, mais elle l'allège . . . L'art de la Perse est oriental et il est aryen: comme celui de la Grèce, . . . il manifeste, jusqu'à un certain point, le sentiment de la mesure et le goût de l'ordre. Sa séduction agira sur les Arabes et, par les Arabes, sur l'art occidental du Moyen-Age.»⁸

e. Religions iraniennes

Comme les Achéménides, les Parthes, qui avaient, eux aussi, leur religion dynastique, ne semblent pas avoir imposé à leur Empire une religion officielle. Comme les autres cultes nationaux, le zoroastrisme est simplement favorisé et protégé. «La triade Ahuramazda—Mithra—Anahita, adorée sous les Achéménides, semble avoir gardé sous les Parthes les faveurs de la religion populaire, et probablement aussi officielle.»⁹

Cependant, le culte d'Anahita, auquel était lié le culte du feu, devint prépondérant sous les Parthes et se propagea en Arménie et en Asie Mineure, où il jouit du plus grand succès. Le culte de Mithra, dieu de lumière et Soleil de justice, qui se répandit à la suite des armées romaines, atteignit l'Afrique du Nord et l'Europe, jusqu'aux régions du Danube et du Rhin. Nous avons vu que le mithraïsme latinisé, qui fut un rival redoutable pour le christianisme, faillit devenir, sous Aurélien, la religion officielle de l'Empire romain (p. 187—188).

⁶ Ghirshman, *op. cit.*, p. 280.

⁷ Ghirshman, *op. cit.*, p. 281.

⁸ Huart et Delaporte, *op. cit.*, «Avant-Propos», p. XI et XII.

⁹ Ghirshman, *op. cit.*, p. 240.

f. *Le zoroastrisme, religion officielle de l'Empire sassânide*

Dès l'avènement des Perses Sassânides, la religion zoroastrienne, dont le foyer, la région du *Fars*, est le berceau de la nouvelle dynastie, est élevée au rang de religion officielle de la monarchie. Le zoroastrisme, on l'a vu (II, p. 277—283), présente «un culte épuré, dégagé des sacrifices sanglants». Cette religion de qualité supérieure est, selon Renan, «la moins païenne du monde païen».¹⁰

Pour la première fois, semble-t-il, l'Iran a une religion d'Etat, qui n'est pas la religion dynastique. Cette innovation coïncide, en Iran, avec la naissance d'un esprit nouveau. A l'opposé des Parthes et des Achéménides, essentiellement tolérants et ouverts au monde extérieur, les Sassânides, nationalistes, exclusivistes et xénophobes, fondent un Etat national appuyé sur une religion nationale et inaugurent une politique exclusiviste.

Vaincus et détruits par l'invasion d'Alexandre le Grand, les Perses, qui, depuis cette lointaine époque, végétaient sous la domination des Grecs, puis des Parthes, cherchent, sous les Sassânides, à reprendre la place qu'ils occupaient au temps des Achéménides, et à venger les défaites et les humiliations infligées à leur race. C'est sur le zoroastrisme, religion iranienne, qu'ils établiront leur réaction nationale et leur volonté de redressement. Rappelons que Sassân, le fondateur de la dynastie, était, jusqu'à son avènement, un prêtre du temple d'Anahita (p. 150).

g. *Le manichéisme ou religion de Mani*

En 240, on l'a vu, une nouvelle religion iranienne, protégée par Shahpur I, est prêchée en public par Mani ou Manès (215—276), qui se dit envoyé de Dieu, comme Zoroastre, Bouddha et Jésus, et dont les idées sont puisées dans le zoroastrisme, le christianisme et le bouddhisme (p. 155—156). Religion universelle, le manichéisme s'ouvre aux hommes de toutes races et de toutes conditions. Rejetant le judaïsme et l'Ancien Testament, le manichéisme emprunte ses hymnes à la Babylonie, ses idées à Zoroastre, la trinité au christianisme, la métempsychose au bouddhisme. Dédoublant tous les éléments, Mani trouvait chez eux deux natures, une bonne et une mauvaise; il rejetait tout l'Ancien Testament, mais admettait les Evangiles et les Epîtres de saint Paul.

«A la base de cette religion se trouve l'opposition qui existe entre la lumière et les ténèbres, donc entre le bien et le mal. De ces deux éléments toujours à l'état d'antagonisme, est formé le monde. Chez l'homme, l'âme étant lumière et le corps ténèbres, toute la morale manichéenne gravite autour de l'affranchissement de l'âme du corps. Quand toutes les âmes, quand toute la lumière, détenues prisonnières de la matière, seront libé-

¹⁰ Huart et Delaporte, *op. cit.*, «Avant-Propos», p. XIV.

rées et monteront au soleil, le ciel et la terre s'écouleront et se sépareront, tandis que le royaume de la lumière durera éternellement.

En pratique, les fidèles sont divisés en élus et en auditeurs. Les premiers forment le clergé, sont astreints au célibat, ne mangent pas de viande, doivent éviter la cupidité et le mensonge. Les auditeurs ont le droit de se marier, peuvent travailler comme les autres hommes, doivent conserver leur pureté et éviter de rechercher la richesse. La nouvelle religion ne connaît ni sacrifices, ni images, mais impose des prières et des jeûnes; les manichéens pratiquent le baptême, la communion et reçoivent l'absolution ou rémission des péchés avant la mort.¹¹

h. Le manichéisme étouffé en Iran

Gravement menacés par le manichéisme, les autres cultes iraniens, et particulièrement le clergé zoroastrien, se coalisent dans une réaction violente. Peu de temps après la mort de Shahpur I, Mani est arrêté, jugé et supplicié (276), et sa doctrine, sévèrement persécutée, est étouffée en Iran (p. 156—157).

i. Expansion du manichéisme hors d'Iran

Persécuté en Iran, le manichéisme se répand à travers le monde (p. 156). Les écrits de Mani se propagent en Babylonie et gagnent la Syrie, la Palestine, et le Nord de l'Arabie (Nabatée). De là, le manichéisme pénètre en Egypte, où il se répand surtout parmi les moines. D'Egypte, la littérature manichéenne passe en Afrique du Nord, à Carthage, où elle obtient un moment l'adhésion de saint Augustin. En Espagne, en Gaule, en Italie, les manichéens étaient nombreux à la fin du IV^e siècle. A Rome, les témoignages de leur présence et de leur activité sont attestés de 372 à 523. En Asie Mineure et à Byzance, leur doctrine a de nombreux adeptes. Enfin, en Babylonie, son pays d'origine, le manichéisme conservera longtemps des partisans. Les auteurs arabes, qui les connaîtront sous le règne des premiers Califes de Bagdad, les appellent *Zanadiq* (athées).

Dans le Turkestan, les convertis sont restés fidèles au manichéisme; les trouvailles de l'Asie centrale ont donné des textes en langue turque, relevant des doctrines bouddhique et manichéenne. En Extrême-Orient, les Turcs Ouighours de Haute Mongolie se convertirent au manichéisme, au VIII^e siècle.

j. La Mésopotamie sémitique, berceau du manichéisme

Si le manichéisme a échoué en Iran, c'est probablement parce qu'en

¹¹ Ghirshman, *op. cit.*, p. 284.

réalité il n'était pas spécifiquement iranien. En effet, bien que de famille iranienne, Mani est né dans un milieu sémitique, en Babylonie perse. Il se servait, pour tous ses écrits, de la langue syriaque (araméenne) et inventa une écriture dérivée d'un alphabet araméen. Le seul livre qu'il rédigea en pehlevi (perse) est celui qu'il dédia à son protecteur Shahpur I. Mani était donc plus mésopotamien qu'iranien, et la Babylonie, pays de transition entre l'Orient romain et l'Orient perse, produisait, à cette époque, des réformateurs religieux appartenant à toutes les tendances.

«La Babylonie était la terre d'élection de ces novateurs; la population y était fort mélangée, pratiquait un large syncrétisme . . . C'est justement sur les rives du bas Euphrate qu'étaient établis à demeure les Çabiens ou chrétiens de saint Jean-Baptiste, que les Arabes appellent *Moughtasila*, «partisans des ablutions», parce qu'ils se lavaient constamment dans le fleuve . . . A l'époque qui nous occupe, on rencontrait en ces régions des sectes gnostiques variées, dont les écrivains ecclésiastiques nous ont entretenus, les Caïnites, les Nicolaïtes, les Séthiens.»¹²

k. L'Iran, centre d'échange et de mélanges spirituels

«Mais le rôle des Perses dans l'histoire de la pensée humaine n'a pas consisté seulement à répandre des croyances originales . . . Ils ont largement contribué au mouvement syncrétique qui a préparé l'avènement des religions universalistes. Dès l'époque achéménide, ce mouvement «commence à se développer avec ampleur. De l'Orient à l'Occident de l'empire, c'est le mélange des cultes et l'alliance des dieux». Il s'accroît sous les Sassanides: «Placé au centre des trois grands empires du temps, Byzance, la Chine et l'Inde, l'empire sassanide sera pendant quatre siècles le point d'échange de l'esprit humain.» Du Mazdéisme se détacheront le culte de Mithra et la doctrine de Mani, avec lesquels se propagera aussi et se continuera la pensée iranienne.»¹³

¹² Huart et Delaporte, *op. cit.*, p. 416, 417.

¹³ Huart et Delaporte, *op. cit.*, «Avant-Propos», p. XVI.